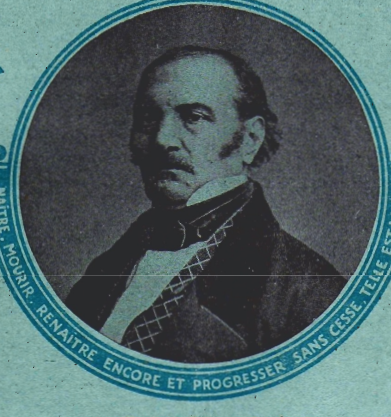
56e ANNÉE — AVRIL 1918

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC



JOURNAL
D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES
ET
SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Paraît le 15 — SOMMAIRE — *le Numéral.*

	Pages
La Religion de l'Evolutionnisme	225
Le Devoir, Dubois de Montperreaud	246
L'Anniversaire d'Allan Kardec, La Rédaction	249
Terre et Ciel, Jean Reynaud	252
Education faussée, Magnetiste Benoit-Robin	257
Incarnation, D. de Montperreaud	258
Sociétés de Magnétisme, Rouxel	261
Figures d'Outre-Manche, Sir William Crookes, par M. Richard-Nicolas	269
De la Croyance en Dieu, Ed. Benoit	273
La Quintessence de la doctrine catholique, Henri-Constant	276
La Belle et la Bête, poésie par Edouard Schaffer	279
Causeries Philosophiques, Guinal	279
Communications médianimiques obtenues au Havre	284
Credo, Emmanuel Dauget	286
Evolution des Sciences Psychiques, M. J.	291
Cueillette de pensées	294
Livres nouveaux	296
Pensée du mois de mai	296

BUREAUX : 42, Rue Saint Jacques — PARIS
PRÈS LA SORBONNE & LE COLLÈGE DE FRANCE

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays

LA REVUE SPIRITE

Chaque numéro **mensuel**, in-8° jésus, comprend 64 pages de texte et des pages d'annonces réservées aux ouvrages les plus recommandés. Les lecteurs y trouveront une suite d'articles philosophiques et moraux, des études et conférences, des nouvelles et actualités, et des comptes rendus détaillés de tous les phénomènes, expériences et ouvrages nouveaux concernant la doctrine. — Le numéro de Décembre contient la couverture imprimée, le sous-titre et la table des matières pour l'année. **Plusieurs numéros sont illustrés.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France et Colonies françaises.....	**10** fr. par an
Europe.....	**12** —
Outre-mer	**14** —

L'abonnement part de tout mois et se paie à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, de 768 pages, **10** fr. l'année, port en plus. — PRIX SPÉCIAL POUR LA COLLECTION ENTIÈRE. — *Reliure ½ basane solide et soignée*, de 1858 à 1892, **3** fr.; à partir de 1893, **3 fr. 50** par volume.

AVIS IMPORTANT

Prière à nos abonnés de bien vouloir envoyer comme d'habitude le montant de leur abonnement en un *mandat-poste* à l'ordre de M. Paul LEYMARIE.

Pour l'étranger, il peut nous être envoyé directement en une traite sur Paris, mandat-poste international, ou par l'intermédiaire des libraires. Les abonnements français (France et Colonies Françaises) sont considérés, conformément aux habitudes, comme renouvelés d'office pour tous ceux, parmi nos abonnés, qui ne nous ont pas fait parvenir un ordre contraire.

TOUS LES ABONNEMENTS DE JOURNAUX ET REVUES SE PAIENT A L'AVANCE

AVIS TRÈS IMPORTANT

LA LIBRAIRIE SPIRITE fournit, *contre mandat-poste*, **tous les ouvrages** parus en librairie, à Paris, le port en sus (10 % de leur valeur pour la France et 20 % pour l'étranger. Recommandation : France **0.10**, Etranger, **0.25** par colis.

Envoi du catalogue contre **15** *centimes en Timbres-Poste* **français.**

Toutes les correspondances, *mandats-poste*, quel qu'en soit l'objet, doivent être adressés à **M. P. LEYMARIE**, 42, rue Saint-Jacques, PARIS. — **Téléphone 819-53.**

56e ANNÉE — AVRIL 1913

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 A 1901
P. G. LEYMARIE

DIRECTEUR GÉRANT
DEPUIS 1901
PAUL LEYMARIE FILS

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.

HORS LA CHARITÉ — PAS DE SALUT

La Religion de l'Evolutionnisme

CHAPITRE III

Les dogmatismes matérialistes et la pensée moderne

La position du débat. — La renaissance du matérialisme au XIXe siècle. — Les caractères de son triomphe. — La confusion dans les idées reçues. — La poussée évolutionniste et la transposition des thèses anciennes. — Atomisme et énergétisme. — L'exigence morale et sa valeur comme argument. Le matérialisme atomistique. — L'atome une antinomie métaphysique. — Ses définitions et leur insuffisance scientifique. — La crise du mécanisme dans la physique et la chimie. — La matière et nos sens. — Le matérialisme se réduit à une habitude inférieure de penser. — L'Erreur de la méthode matérialiste.

L'énergétisme et ses étapes. — Ostwald et Mach. — Une équivoque fondamentale. — La vie et les phénomènes psychologiques d'après Ostwald. — L'équivalence philosophique du matérialisme atomistique et de l'énergétisme. —

L'évolution et le mystère du monde. — L'absurdité du point de départ et de la méthode du mécanicisme. — La faillite philosophique du mécanisme et les rechutes de l'intellectualité humaine.

La faillite scientifique du mécanicisme. — La biologie matérialiste devant les faits. — Les résidus irréductibles dans la vie à tous ses degrés. — L'abandon du domaine éthique. — La méconnaissance de la réalité objective de l'évolution.

L'effritement du dogmatisme surnaturaliste au cours du XIXe siècle n'eut pas comme résultat immédiat l'essai d'une régénération radicale de nos habitudes intellectuelles. Sa première conséquence fut de réhabiliter le dogmatisme matérialiste et de faire surgir l'équivoque agnostique. Cette conséquence était fatale. Le sentiment obscur de dépendance, qui donne naissance à tous les dogmatismes, devait continuer de sortir ses effets. Consciemment ou inconsciemment notre fragilité intellectuelle redoute l'effort inédit. Elle cherche, soit à se reposer sur une conception concrète de la vie et de la destinée, soit à éliminer toute réflexion. Ces dispositions, au lieu de trouver un contrepoids dans la science, furent accentuées par les tâtonnements et les erreurs de celle-ci. Les pionniers les plus audacieux de l'idée évolutive furent loin d'en saisir d'emblée l'aspect essentiel. Plus était grand leur enthousiasme, moins ils se rendaient compte que les problèmes anciens étaient simplement transposés, qu'ils conservaient toute leur envergure et qu'ils devaient faire renaître sous une autre forme les inquiétudes illimitées de l'humanité. L'emballement naturaliste crut à la fin de toute philosophie et précipita le mouvement qui portait les foules désabusées du spiritualisme religieux, vers le dogmatisme matérialiste.

C'est ainsi qu'à la stupéfaction indignée des écoles spiritualistes anciennes et à l'étonnement des épigones de Hegel et de Schelling, qui n'avaient pas su prendre la tête du mouvement intellectuel, la réhabilitation des doctrines atomistiques et mécanicistes revêtit des allures triomphales. Des sciences naturelles le mouvement s'étendit à l'économie politique et à la sociologie; puis il monta à l'assaut des chaires philosophiques, qui faillirent être emportées à leur tour.

Il ne faut pas se tromper sur le caractère de ce succès : il était dû, avant tout, à la faveur des circonstances. Si le matérialisme s'était réclamé simplement de la supériorité rationnelle de sa conception moniste de l'univers, il n'aurait intéressé que quelques intellectualités d'élite. Pour entraîner les foules il a fallu les illusions nées des premières conquêtes biologiques, qui firent taire momentanément les préoccupations éthiques. Il a fallu ensuite — ce que l'on oublie trop souvent — l'émancipation sociologique, qui aiguisa les appétits pour la vie présente.

Les illusions du matérialisme renaissant ne doivent pas surprendre. « A

chaque progrès important que fait la science, l'on s'imagine que les nouveaux moyens que l'on a à sa disposition permettront de résoudre tous les problèmes encore en souffrance », fait remarquer fort justement W. Ostwald (1). Or les sciences naturelles, la biologie surtout, avaient étendu le champ des observations dans des proportions dont l'ancienne philosophie ne pouvait se faire aucune idée et rarement l'espoir de tout pénétrer réunit autant d'apparences de justification. En relevant les principes unitaires d'après lesquels se poursuit le développement de la vie et en déterminant l'étroite corrélation entre l'organisme matériel et ce qu'il était convenu de considérer comme les manifestations de l'âme, les découvertes de laboratoires modernes n'avaient pas seulement fait ressortir plastiquement combien pauvres étaient les conceptions du spiritualisme ancien. Ce qu'elles avaient fait pour poser le problème essentiel de la vie apparaissait comme tellement immense qu'elles étaient excusables de croire qu'il leur était réservé de le résoudre. Il ne devait pas leur sembler présomptueux de prétendre arracher au sphynx le mot de l'énigme de l'humanité.

D'autre part, la lente conquête de l'égalité des droits civils et politiques, la chute des barrières sociales et la disparition progressive des privilèges de castes dominantes « par la grâce divine », avaient fait perdre à la subordination et à l'obéissance le nimbe d'avoir été voulues par Dieu. L'humanité exigea de la vie actuelle tout ce que celle-ci peut donner. Ce fut l'abandon du supernaturalisme dans l'ordre social et l'affirmation d'un matérialisme pratique qui devait trouver son expression suprême dans l'évangile marxiste. C'est avec joie que les masses sont allées et vont encore vers le credo nouveau. Elles continueront d'ailleurs d'y aller d'autant plus sûrement que les dogmatismes religieux et les sociologies traditionnelles s'obstineront davantage à méconnaître les signes du temps et à ne voir qu'une aberration momentanée dans ce qui est en réalité un mouvement irrésistible d'émancipation et d'adaptation nouvelle.

Les circonstances dans lesquelles s'est affirmé le triomphe du matérialisme n'étaient pas de nature à atténuer les éléments de trouble qui viennent obscurcir tous les débats touchant aux intérêts supérieurs de l'humanité. Une fois de plus il importe d'insister, au point de vue des convictions pratiques à établir, sur la considération psychologique de la mentalité spéciale du croyant. C'est surtout dans le conflit entre matérialistes et antimatérialistes que les affirmations se heurtent avec une incompréhension étrange. Ceux qui devraient être les plus dégagés des préjugés de l'ambiance et s'apercevoir le mieux du danger de l'incubation inconsciente d'un parti pris doctrinal ne sont pas les moins violents, ni les moins naïfs.

(1) *L'énergie*, in-16, 3 fr. 50, franco, France, 3 fr. 95 ; étranger, 4 fr. 45 (p. 196).

Un Taine en arrive à ce jugement d'une ignorance et d'une mesquinerie stupéfiantes : « Qu'est-ce qu'au fond que le matérialisme? Une sorte de bon « sens négatif et destructeur qui consiste principalement à supprimer les « vérités fixes et à rabaisser les choses nobles. Dire avec Hobbes ou Helvé- « tius que tous les êtres sont des corps, que ces corps sont des amas de « boules ou de dés à jouer, diversement accrochés les uns aux autres, que le « sentiment est le trémoussement d'un petit filet blanchâtre, que la pensée « est la sécrétion d'un petit tube mollasse, que le bien comme le droit suprême « est la conservation de notre vie et de nos membres, voilà de grosses idées « bien palpables qui réduisent la grandeur et les délicatesses de la nature « à des ordures anatomiques, comme elles réduisent la magnificence et l'har- « monie de la nature éternelle au pêle-mêle d'un amas de billes secouées « dans un panier. »

D'autre part, la plupart des biologistes ne se doutent pas de la naïveté qui consiste à faire fi des ratiocinations acérées des plus vastes génies de la critique depuis Aristote jusqu'à Kant, et à considérer comme de simples songes creux les spéculations fulgurantes de ces poètes de l'infini qui s'appellent Platon et Plotin, Spinoza et Hegel. Quand tout l'art, toute la poésie, toutes les aspirations qui constituent le couronnement de l'évolution humaine, quand le génie humain dans ses manifestations les plus sublimes et dans ses intuitions les plus profondes ignorent le matérialisme ou le renient, l'on se demande comment le pionnier d'une science spéciale, l'humble tâcheron dans l'un des coins du domaine intellectuel, en arrive à prétendre limiter tout à ses horizons. L'on ne comprend pas qu'il ne fasse pas un retour sur lui-même et ne se dise qu'il doit y avoir dans son chef un malentendu gigantesque.

Si, en descendant des sphères scientifiques, l'on examine les deux camps en présence dans la vie quotidienne, l'on constate encore davantage combien les idées reçues, l'ambiance intellectuelle, l'inconsciente tendance de nourrir seulement les idées une fois adoptées, hérissent d'obstacles toute discussion. L'on s'hypnotise sur les imperfections, les déviations et les conséquences du « credo » admis par l'adversaire. On étouffe toute réflexion sur les tares du système propre. Surtout l'on ne sort pas de ce dilemme : dualisme spiritualiste ou monisme matérialiste.

En attendant la pensée moderne précise ses exigences tous les jours davantage. En s'émancipant du joug du dogmatisme religieux, elle n'a pas entendu permettre à une nouvelle foi de circonscrire arbitrairement ses horizons. Elle a commencé par faire crédit au matérialisme qui affirmait lui apporter la solution « sans résidu » des problèmes qui l'inquiétaient depuis toujours. Mais elle n'a pas tardé à le mettre en demeure d'aller au delà des idées vulgaires et des affirmations simplistes, résultats spontanés mais décevants

des premières constatations des sciences naturelles. Elle l'obligea à justifier sa prétention de contenir toute la réalité et d'apporter à l'énigme de l'univers une solution qui, à défaut d'être complète ou suffisante, fût susceptible d'un développement harmonieux et répondît aux aspirations indéfinies de l'humanité sans rien en sacrifier. C'est en essayant de le faire et en provoquant ainsi la résistance désespérée du spiritualisme ancien, que le matérialisme a rendu à l'humanité un service inappréciable. Il a déterminé l'effort philosophique de ces vingt dernières années.

Cet effort, il faut le reconnaître, fut gigantesque. On lui doit la résurrection du mouvement intellectuel de toutes les époques depuis Thales jusqu'à la Renaissance, Descartes, Kant et Hegel. Jamais on n'a fait autant de métaphysique et de métaphysique aussi subtile même dans les milieux qui croyaient l'éliminer. Le labeur acharné de l'histoire et de la critique découvrit à la pensée antique des aspects inattendus et dégagea des intuitions pénétrantes sous la phraséologie incompréhensive des commentateurs et la logomachie des écoles. D'autre part l'irrésistible action de l'idée évolutionniste fit céder tous les cadres traditionnels des enseignements philosophiques. Elle brisa la rigidité des thèses tant matérialistes que spiritualistes. Les premières surtout, privées du soutien matériel d'une église dépositaire de la doctrine orthodoxe, sont devenues flottantes au point que la variété infinie de nuances, que revêtent les professions de foi opposées au dualisme spiritualiste, déconcerte aujourd'hui la critique. Elles vont du matérialisme le plus grossier et de l'épicuréisme le plus brutal, plus éloignées de la grande doctrine évolutionniste que la scolastique de saint Thomas d'Aquin, aux confins de l'idéalisme et aux préoccupations les plus hautes de morale altruiste.

C'est la tendance éthique qui prévaut aujourd'hui. Partout nous voyons non seulement le psychiatre et le biologue mais encore le physiologiste et le professeur d'anatomie esquisser des théories dépassant de loin l'observation purement matérielle. Ils sont très rares ceux qui se bornent à répéter le « ignorabimus » de Dubois-Reymond. Les grands naturalistes évoluent presque tous, soit à l'exemple de Haeckel vers des théories composites souvent bizarres, soit à l'exemple de Mach, le vénérable et sagace professeur de physiologie comparée de Vienne, vers des formes de plus en plus subtiles de l'agnosticisme.

Ce serait donc s'abuser étrangement que de croire qu'il suffit aujourd'hui de réfuter le vieux matérialisme avec sa conception primaire de l'atome doué de forces simplement mécaniques. Ce matérialisme-là ne rencontre plus ses adversaires les plus acharnés dans les rangs du spiritualisme traditionnel, dont le dualisme s'accommode parfaitement de la doctrine atomistique du mouvement qu'on lui permet de superposer à celle-ci son principe spiritualiste. Ce sont des disciples élevés à son école, qui lui portent aujourd'hui les coups

es plus sensibles et lui reprochent de ne pas même suffire à expliquer les procès physiques et chimiques. A côté du matérialisme atomistique surgit aujourd'hui l'énergétisme, qui, non content de séparer la force de l'atome, considère celui-ci comme une fiction superflue et réduit toute la réalité objective à des formes d'énergies. Mais tout comme la formule matérialiste, la formule énergétique élimine un principe évolutif distinct de ses manifestations à tous ses degrés de la vie, depuis ses premières manifestations dans la cellule jusqu'aux efflorescences de la plus vaste intelligence humaine. Elle ramène toutes les manifestations cosmiques et toutes les manifestations de la nature humaine à un mécanisme absolu et à des lois rigides dans lesquelles l'autonomie n'a aucune place. Ni pour l'une, ni pour l'autre le problème humain ne peut exister. La personnalité est une illusion. Au point de vue du dictamen de notre raison, elle n'est que le produit temporaire d'une association d'éléments cosmiques et comme tel elle doit disparaître à la désassociation de ceux-ci. Le besoin éprouvé par l'homme de prolonger son existence au delà de la vie actuelle se réduit à un rêve métaphysique et trouve son origine dans un orgueil naïf, si pas dans une lâcheté incapable d'envisager courageusement les devoirs et les droits de l'heure présente.

Le premier argument que l'on oppose à la conception cosmique du matérialisme est l'argument moral que l'on peut formuler comme suit :

Il est indéniable que les formules matérialistes suppriment de fait toute raison péremptoire et toute sanction à l'effort individuel. Or, qu'on le veuille ou non, la pierre angulaire de l'édifice social est là. Qu'on la retire et c'est le chaos. Il ne suffit pas qu'une conception cosmique soit magnifiquement négative ni même qu'elle permette à quelques êtres d'élite l'illusion — contradictoire en elle-même — d'une indépendance hautaine des contingences. A l'étape actuelle de l'évolution de l'humanité, il reste indispensable de donner à la masse la vision concrète d'un but individuel. Il faut que sa faiblesse trouve un point d'appui positif et solide pour agir avec conviction et rectitude. On n'a pas le droit, d'autre part, d'imposer à la crédulité des couches inférieures des conceptions de la vie et du devoir dont l'on s'affranchit en haut. La vérité et la morale sont une. Leur expression temporaire diffère suivant les étapes de l'humanité, mais jamais il ne peut être question de deux morales, l'une bonne pour la plèbe intellectuelle ou sociale, l'autre adéquate à des besoins plus élevés.

L'argument est péremptoire. Néanmoins si toutes les formules matérialistes échouent devant la tâche d'assurer à l'humanité une morale positive, il est antiscientifique de borner leur réfutation à la constatation de cette infériorité. Cette réfutation doit être directe. Il importe d'établir que les théories du matérialisme doivent être rejetées, non parce que moralement inférieures, mais parce que scientifiquement insoutenables.

La première en date de ces théories et la seule que l'on considère jusqu'ici dans les discussions vulgaires est la théorie atomistique.

∴

Ce n'est pas faire de la métaphysique que de constater que le matérialisme, en échafaudant sa conception de l'univers sur l'atome et ses forces mécaniques comme sur une réalité absolue, débute par un postulat flagrant. Ce postulat est aussi grave, si pas davantage, que les pétitions de principe qu'il est si ardent à reprocher au spiritualisme.

L'atome, en effet, porte la marque distinctive des concepts métaphysiques de la façon la plus frappante. Sa définition est essentiellement contradictoire. Les deux qualités fondamentales que celle-ci lui reconnaît : la masse et l'indivisibilité, s'excluent logiquement. En les admettant comme coexistantes en réalité, l'on retombe dans les antinomies insolubles au bout desquelles le dualisme guette le penseur.

Le concept de l'atome est, en second lieu, apriorique, dans toute la force du terme. En l'adoptant le matérialisme passe outre à cette constatation primordiale que la matière, dès qu'on veut l'analyser, échappe à la compréhension. L'atome ne s'observe ni ne se constate. Tout ce que l'on admet au sujet de son existence et de sa constitution intime est arbitraire. Nulle part les sens ne parviennent à saisir sa réalité, ni la raison à établir par déduction ce qu'il pourrait être. Il n'est ni plus ni moins que l'hypothèse, qui doit permettre de coordonner au mieux les constatations de nos sens et de logifier les processus physiques et chimiques. Cette hypothèse est déterminée uniquement à coup de conjectures, basées non sur les résultats positifs des observations mais sur le désir d'adapter ceux-ci à la conception initiale que l'on estime indispensable aux recherches scientifiques et que l'on admet comme évidents. Il est même typique de faire observer que le raisonnement général qui amène la science à l'affirmation de l'existence de l'atome, n'a aucun avantage logique — au contraire — au raisonnement parallèle qui conduit le spiritualisme à l'âme substantielle, une et simple.

Cette hypothèse de l'atome est à tel point fuyante que jamais ses partisans, qui se recrutent aussi bien dans le spiritualisme dualiste que dans le matérialisme moniste, n'ont été capables de la concrétiser en une théorie unique. Le matérialisme pur accorde à l'atome des attributs mécaniques, créant ainsi le dualisme de la force et de la matière, avec lequel ses contradicteurs spiritualistes le conduisent facilement bien plus loin qu'il ne voudrait aller. L'hylozoïsme lui reconnaît le sentiment ; Leibnitz l'envisage comme l'unité, spirituelle, la monade ; Herbart le définit comme réalité métaphysique immatérielle et sans dimension ; Lotze lui assigne le rôle de « point de croi-

sement » dans l'universalité du devenir » ; E. von Hartmann, enfin, le considère comme le « point d'irradiation » des forces métaphysiques qui déterminent les manifestations matérielles. Les conceptions parentes de Lotze et de Hartmann, ont certainement le mérite d'indiquer le mieux l'immensité du problème. En même temps elles font ressortir le vide de toutes les solutions proposées, les leurs non exceptées.

Aujourd'hui, nous assistons à une évolution suprême des définitions scientifiques. Devant l'impossibilité de maintenir les affirmations simplistes de la physique ancienne en présence des actions physico-chimiques, cette partie de la science qui ne peut se résoudre à abandonner l'atomisme cherche à lui rendre quelque crédit grâce à l' « ionisation ». Elle considère, suivant la définition de Brunhes (1), « tous les atomes comme des corps simples formés d'un noyau central associé à une charge électrique positive, autour duquel gravitent un nombre plus ou moins grand de corpuscules négatifs ». Il est difficile de varier plus arbitrairement l'expression d'une hypothèse suivant les besoins du laboratoire, et d'accentuer davantage la contradiction fondamentale de son concept.

On peut prévoir dès aujourd'hui que cette définition de l'atome ne restera pas plus que les autres. Comme le constate Bernard Brunhes, « tout le magnifique développement de la physico-chimie doit bien peu au mécanisme. Gibbs, qui en a été le principal ouvrier, l'a constituée tout à fait en dehors des hypothèses atomistiques, et elle fournit un exemple très caractéristique d'une grande doctrine reposant sur une série de lois, de principes, de faits d'expérience généralisés, qui n'ont pas la prétention de réduire les phénomènes d'une autre espèce » (2). L'ouvrage capital de Mme Curie, « La Radioactivité », maintient la terminologie ancienne, mais en attribuant les émanations des rayons alpha béta et gamma du radium à l'énergie rendue libre par la « décomposition » de l'atome, il ruine les bases mêmes de l'hypothèse ancienne. Enfin la loi fondamentale de l'hypothèse atomistique, c'est-à-dire la conservation des éléments et l'impossibilité de leur altération, semble irrémédiablement battue en brèche par les expériences de W. Ramsay sur la transmutation des métaux et les constatations variées à l'infini auxquelles donne lieu l'étude de la radioactivité.

La faillite du matérialisme atomistique comme hypothèse scientifique a été proclamée dès 1897, par Ostwald, lors du congrès des naturalistes allemands de Lübeck, au grand effarement des représentants de la science française « qui ignorait qu'il y eût une crise du mécanisme ». Il est suggestif de constater que des savants comme M. Cornu crurent devoir dénoncer, à cette occasion, avec une vivacité extrême « le novateur irrespectueux envers une

(1) Bernard Brunhes : *La Dégradation de l'Énergie*, in-18, 3 fr. 50 port en sus (p. 303).
(2) *La Dégradation de l'Énergie*, p. 296. Voir aussi la conférence déjà citée de Crookes.

doctrine qui, dans le domaine physique au moins, avait contenté tous les grands esprits depuis trois siècles » (1). C'est l'éternel et combien médiocre argument d'autorité, la rechute naïve dans la mentalité qui fit condamner Galilée, dont les juges incarnaient plus encore les traditions scientifiques de leur époque que ses convictions religieuses.

Convaincu de contradiction par la réflexion philosophique, éliminé par les sciences d'observation comme arbitraire, insuffisant et controuvé, il ne restait plus au matérialisme atomistique qu'à voir s'évanouir la base qu'il s'était choisie et qui n'est autre que le témoignage que lui apportent nos sens. Une fois de plus ce ne sont pas des idéologues spiritualistes qui sont arrivés à la destruction de celle-ci, mais les analystes les plus sagaces que comptent les sciences naturelles. Le plus énergique parmi eux n'est autre que Mach que ses disciples célèbrent comme « le plus pur des paladins de la libre pensée contre les puissances des ténèbres religieuses » et auquel l'on doit la phrase célèbre : « A en juger par le mal qu'ils ont fait, seuls les fantômes métaphysiques n'appartiennent pas au domaine de la fable ». Voici comment Th. Beer résume le résultat de son « Analyse des Sensations » :

« Ce que nous appelons Chose, Corps, Matière, n'est rien en dehors de la réunion des couleurs, des sons, des odeurs, de la chaleur, etc., rien en dehors de ces signes distinctifs, qui sont nos sensations. Ce sont ces sensations qui font le corps, qui constituent la matière, mais non pas l'objet informe que nous considérons comme son noyau fondamental et auquel nous supposons une existence indépendante de ces signes distinctifs et comme une réalité supérieure... La matière n'est que la représentation de la sensation totale, une expression brève de l'ensemble des sensations particulières, auquel nous prêtons l'objectivité à certains points de vue et pour certains buts déterminés. C'est la constatation d'une équation, à laquelle nos représentations ont à se conformer. Les intellectualités vulgaires ajoutent inconsciemment à cet ensemble une masse obscure, mais c'est en vain qu'on la cherche en dehors de leur pensée grotesque (2). »

Le matérialisme atomistique se révèle ainsi, en dernière analyse, comme une habitude de penser nettement inférieure. Ceux qui considèrent la matière comme la réalité absolue et unique sacrifient aux conceptions les plus naïves de la philosophie antique. Si l'on a retouché, au fur et à mesure des progrès scientifiques, la définition de la matière fondamentale telle que la formulait l'École d'Ionie, c'est exactement à la façon dont les dogmatismes religieux ont enlevé successivement à leurs divinités les attributs les plus grossiers et les plus anthropomorphes. Pas plus que les religions dans leurs

(1) Brunhes. *La dégradation de l'énergie*, p. 294.
(2) *Die Weltanschauung eines modernen Naturforschers*, p. 25-26. Editeur : Reissner, Leipzig, 1903.

théodicées ne sont sorties du cycle tracé par la compréhension humaine de la personnalité, le matérialisme n'est sorti du cycle intellectuel de Thalès, qui voyait dans l'eau la matière fondamentale et d'Anaximène qui la voyait dans l'air.

Observons encore que les considérations ci-dessus démontrent la profonde erreur de ceux qui veulent au moins sauver la méthode matérialiste. Celle-ci a eu du bon pour réagir contre la scolastique dualiste et le transport de ses conclusions absolues dans le relativisme de notre intellectualité. Mais elle ne peut s'imposer à titre définitif. H. Driesch a raison de proclamer : « Le dogme du matérialisme apparaît presque comme plus dangereux pour l'évolution scientifique que le dogme de l'Église parce qu'il prétend constituer lui-même la science. » En effet, rien n'est moins scientifique que ce pseudo-positivisme qui, tout en s'interdisant de rien affirmer théoriquement, croit pouvoir prendre pratiquement l'hypothèse de la réalité de la matière et du mécanisme des atomes comme point de départ et comme base suffisante aux études de l'univers. On doit obliquer et s'égarer, même quand il s'agit d'observations positives, en commençant par poser une affirmation arbitraire là où l'observation et la raison constatent l'inconcevable. A plus forte raison, quand il s'agit des énigmes de l'univers, l'on doit se résigner à ne rien résoudre au moyen de cette méthode.

Cette constatation s'est imposée aujourd'hui avec une telle évidence qu'il n'y a plus de matérialistes dans le sens traditionnel du mot dans les hautes sphères intellectuelles. La phraséologie est conservée parce qu'elle est commode et reste suffisante pour le gros des recherches scientifiques. Mais si l'on professe encore la doctrine, ce n'est plus que du bout des lèvres et pour ne pas avoir à changer des habitudes prises. Ceux qui veulent à tout prix échapper aux préoccupations transcendantes, sans rester figés dans une formule trop visiblement fausse et surannée, se réfugient dans la variante énergétique du dogmatisme matérialiste. Celle-ci est trop peu connue encore dans les milieux non professionnels pour ne pas exiger un bref exposé historique.

***

Rappelons d'abord que les idées, qui nous semblent aujourd'hui les plus simples et les plus banales au sujet de l'énergie et de sa conservation, ont demandé des siècles pour entrer dans le patrimoine commun de nos connaissances. Depuis Aristote et Archimède jusqu'à la Renaissance la pénétration de la nature des forces mécaniques, qui sont à l'œuvre dans l'univers, n'a pas fait un pas en avant. Les grands noms de Galilée, de Torricelli, de Huyghens, de Newton, de Descartes et de Leibnitz marquent des étapes qui nous semblent aujourd'hui insignifiantes, mais qui au point de vue de l'incompréhension antérieure sont énormes. Leibnitz, tout en défendant victo-

rieusement l'idée de la conservation de l'énergie contre Descartes, n'admettait encore qu'une seule forme de celle-ci, le mouvement. Pour expliquer la cessation du mouvement apparent dans la chute des corps à terre, il dut supposer que ce mouvement continuait dans les atomes du corps tombé en échappant à toute constatation. En somme, dans l'ancienne physique et jusque vers le milieu du XIXe siècle, l'idée de force et l'idée de matière restaient indissolublement unies, et toute énergie, quelle qu'elle fût, était ramenée à l'énergie mécanique.

Mayer, le premier, sépara la force de la matière pour la considérer d'une façon indépendante. Il admit en second lieu des forces qualitativement différentes. L'énergie cessa de la sorte d'être un simple aspect de la matière, inséparable de celle ci. Elle se trouva promue au rang d'un objet réel à côté de la matière, avec l'impondérabilité comme signe distinctif vu qu'elle n'agit pas sur la balance. Une seconde étape restait à franchir. Elle demanda encore près d'un demi-siècle, mais la révolution qu'elle amena fut radicale. Les disciples de Mayer ont précisé et étendu le concept d'énergie jusqu'à faire du concept antique de la matière une notion scientifiquement superflue. La matière n'est plus rien pour les écoles les plus avancées de la physico-chimie et le dualisme matière force disparaît par l'affirmation unique du concept d'énergie. « Les études approfondies, que l'on a poursuivies dans cette direction, dit Ostwald, ont abouti à ce résultat que l'on a vu le « corps » disparaître de plus en plus complètement à côté des énergies qui se trouvent en lui. On a appris ainsi à se représenter les corps comme des aggrégats ou des complexus d'énergie, n'ayant aucun support qu'il soit. Un pareil support, en effet, serait dépourvu d'énergie et par conséquent aussi de toute propriété (1). »

Il n'est pas sans intérêt de rapprocher cette conception d'Ostwald de la façon dont Mach précise le témoignage des sens. Par deux voies différentes ces savants aboutissent ainsi au même résultat et confirment le raisonnement philosophique général au sujet de l'impossibilité logique de l'atomisme. Mais, arrivés là, ils se séparent. Ostwald évolue vers le dogmatisme, tandis que Mach s'efforce de rester agnostique, non toutefois sans que les conceptions absolues d'Ostwald ne montrent des hésitations curieuses, ni sans que l'agnosticisme de Mach ne soit teinté par moments d'intuitions et d'opinions trop positives pour son système général.

La première question qui se pose ici est celle de savoir pourquoi l'énergétisme d'Ostwald doit être rangé au nombre des dogmatismes matérialistes. L'énergétisme par lui-même ne mérite pas ce sort. Non seulement il donne la formule la meilleure pour la logification de l'univers, mais encore il s'ac-

(1) Ostwald : *L'Énergie*, page 118.

commode des plus belles envolées transcendantes. On peut même dire qu'Ostwald est loin d'être le premier des énergétistes. La spéculation scolastique sur l'aile du génie d'Aristote, s'était élevée à une considération du concept « énergie » qui ne saurait être dépassée ni comme hauteur, ni comme envergure : elle définissait Dieu comme « acte pur ».

Tout dépend de la définition du système et du rôle qu'on prétend lui faire tenir. Or Ostwald reste physicien. Prisonnier sans le savoir d'idées fixes, il respecte l'essence de la théorie matérialiste et donne en plein dans le paralogisme qui est à la base de celle-ci. Dans son système le jeu des énergies se borne à remplacer le jeu des atomes, sans briser les cadres traditionnels et sans sortir de l'ordre intellectuel du mécanisme. Toute science et toute philosophie doit tenir dans le domaine des phénomènes mesurables. Il n'y a pas de mystère du monde ; il n'y a que l'inconnu de quelques facteurs, qui sont essentiellement de même ordre que ceux que nous connaissons déjà.

Cette façon de caractériser l'énergétisme soulèvera peut-être des protestations et l'on fera ressortir que l'éminent professeur de Leipzig fait des réserves plus importantes et s'inscrit explicitement en faux contre certaines conclusions de ses théories. Mais, comme on le constatera plus loin, ses précautions oratoires et ses réserves ont pour seul résultat de le mettre en contradiction avec lui-même. Le sens général et la valeur philosophique de sa doctrine résulte péremptoirement des solutions proposées pour les grands problèmes cosmiques, solutions que voici : En ce qui concerne la vie, dit Ostwald, « c'est principalement l'énergie chimique qui sert à former le système énergétique des corps vivants... Notre organisation répond presque dans ses moindres détails à la nécessité qu'il y a, en vertu d'une loi commune, à ce que l'énergie du corps humain soit l'énergie chimique... De plus, un phénomène capital, présenté par tous les êtres vivants et par les êtres vivants seuls, repose suivant toutes les probabilités sur des actions chimiques : ce phénomène, que E. Hering a été le premier à constater, c'est celui de la « mémoire », en prenant ce mot dans un sens tout à fait général. » Pour bien préciser la portée de cette conception, Ostwald laisse ouverte la question de la production artificielle de la vie. Sa solution, d'après lui, dépend du développement ultérieur de la dynamique chimique. Il estime donc possible la production artificielle de la vie, qui doit se réduire par conséquent à un jeu spécial d'éléments dont dispose la science ou dont elle peut arriver à disposer. Dans la théorie d'Ostwald, la vie n'est donc pas une énergie primaire et irréductible.

« Quant aux phénomènes psychologiques, ils peuvent être conçus à leur tour comme des phénomènes énergétiques... Entre les opérations psychologiques et les opérations mécaniques, il semble y avoir à peu près la même différence et la même ressemblance qu'entre les opérations électriques et

les opérations chimiques... Il y a entre ces deux groupes de phénomènes une liaison tout à fait déterminée et constante. »

« L'âme, continue Ostwald, a sa source dans les expériences des sens... Nous avons affaire ici à l'énergie nerveuse... Cette énergie nerveuse a la propriété de rester localisée dans le cylindre-axe des filaments nerveux... Sa propagation est liée à la connexité organique du nerf, car, si l'on coupe le nerf, puis que l'on en réunisse les tronçons, sa conductibilité supprimée par la première opération n'est pas rétablie par la seconde. »

« La conscience enfin doit être regardée comme un mouvement extrêmement compliqué de l'énergie nerveuse, mouvement s'effectuant et provoquant des réactions dans les faisceaux internes du cerveau, où une excitation ébranle mille conducteurs, et où toutes ces réactions se déterminent en un complexus général constituant le contenu actuel de la conscience, tout comme les énergies d'espace s'unissent à l'énergie chimique pour former le complexus qui constitue le corps (1). »

Il n'est pas possible de dire plus clairement qu'il n'y a pas de réalité propre d'autonomie, ni pour la vie, ni pour l'intelligence, ni pour la volonté, que l'homme n'existe pas comme centre subjectif d'intérêt et que le problème de la destinée ainsi que toutes les préoccupations dites transcendantes, sont de vains et inconsistants mirages.

Ce qui achève de caractériser la philosophie d'Ostwald c'est la prétention de résoudre « sans résidu » tous les problèmes biologiques, psychologiques et sociologiques. Sans doute il formule une réserve : « Quiconque, dit-il, veut expliquer au moyen des données actuelles de la science tous les phénomènes vitaux, montre par là qu'il n'a pas réfléchi à l'insuffisance de ces données. » Mais cette réserve est purement quantitative et temporaire. Elle n'admet pas qu'à l'étape présente de notre évolution il y ait pour nous le mystère du monde essentiel. Le « cosmos » est une équation dont nous

(1) *L'Energie*, chapitres X et XI *passim*. — La synthèse la plus moderne de cette conception a été exposée au Congrès des Monistes, tenu à Hambourg en septembre 1911 sous la présidence de M. Ostwald, par J. Loeb du Rockefeller, Institute de New-York. M. Loeb ramène la vie aux oxydations. La fécondation de l'œuf dans la (soi-disante) parthenogenèse artificielle (consistant à piquer des œufs de grenouilles, etc.) est accompagné d'oxydations. La fin de la vie coïncide à son tour avec la fin des oxydations. Donc, conclut M. Loeb, on n'est plus en droit de dire que le commencement de la vie est déterminé par l'apparition d'un principe vital dans le corps ou que la mort soit amenée par l'abandon du corps par ce principe vital. Les organismes sont des machines chimiques qui se composent de matériaux colloïdaux et qui ont la particularité de pouvoir se conserver automatiquement et de reproduire. Les chromosômes sexuels étant les porteurs des qualités héréditaires, l'hérédité elle-même se fait chimiquement. L'on est en droit d'attendre une théorie physico-chimique satisfaisante des actes instinctifs. Or, comme nos instincts sont les sources de notre éthique, héréditaires et progressifs comme les formes de notre corps, la morale procède de la chimie. Elle est déposée en nous par atavisme et ne doit rien à la métaphysique.

possédons les éléments. Ceux-ci sont mathématiques dans le sens rigoureux du mot, c'est-à-dire qu'ils ne comportent pas de facteurs autonomes, transcendants et incommensurables à notre intelligence.

La conception cosmique d'Ostwald, qu'il le veuille ou non, revient ainsi en tous points à celle du matérialisme atomistique et La Mettrie saluera en lui son fidèle disciple. En effet seule l'expression extérieure des théories a varié, mais cette expression n'a rien perdu en radicalisme ni même en brutalité (1).

A cette conception s'oppose une première constatation aussi simple que péremptoire. Le plus curieux dans le cas des naturalistes, qui se flattent d'autopsier le monde et de dire tout son secret, c'est la contradiction flagrante qui existe entre cette illusion et le résultat le plus formel de toutes leurs études. En effet, pour que l'homme soit en mesure d'analyser le monde entièrement et sans résidu, il faut qu'il le domine entièrement, et la première condition pour qu'il le domine est que le flot du « devenir » soit arrêté. Or quel naturaliste oserait prétendre que l'évolution du monde est terminée et que l'intelligence humaine, est l'expression suprême des possibilités cosmiques ? Mais si tel n'est pas le cas, s'il faut admettre que les spirales des manifestations visibles à nos yeux montrent des ascensions toujours plus sublimes et plus harmonieuses, s'il n'y a pas de bornes au chemin qui va de la nébuleuse primitive, des fermentations géologiques, des ébauches de la vie et de l'animalité, des embryons de l'humanité jusqu'aux affirmations les plus hautes de l'intellectualité du sentiment et de la volonté consciente, il est naïf et contradictoire de s'imaginer que notre intelligence actuelle en dira le secret. Dans le langage catégorique des naturalistes, qui ne redoute point les approximations grossières, l'on est en droit de leur dire qu'ils ne sont guère

(1) Il est vrai de dire que la pensée philosophique d'Ostwald est assez heurtée. « L'énergétique, dit-il encore, nous fait connaître en notre monde un monde pour nous. Elle ne nie pas qu'il puisse exister des mondes tout différents pour des êtres vivant eux-mêmes dans des conditions énergétiques différentes. Kant a donc raison quand il dit, en insistant fortement sur cette idée, que nous ne connaissons le monde que comme il nous apparaît et non comme il « est ». Nous avons donc le droit de conclure de ces considérations que le monde « réel » est probablement beaucoup plus riche et beaucoup plus varié que notre monde, mais que celui-ci forme une portion bien délimitée du « monde en soi ». Notre connaissance ne s'étend pas au delà de cette partie ; mais, grâce au développement général des connaissances humaines, l'image que nous nous formons du monde s'élargit constamment. »

Tout est confusion dans cette conception à la fois excessive et insuffisante. Point n'est besoin d'admettre l'existence possible de mondes tout différents du nôtre : c'est-à-dire n'ayant avec celui-ci aucun contact. Kant n'a jamais songé à rien de pareil. Si Ostwald se donnait la peine de comprendre et d'adapter la pensée de Kant, il arriverait d'abord à différencier son concept d'énergie en philosophe et non plus en physicien et ensuite à mettre pleinement en relief la conclusion immédiate de la constatation du mystère de la réalité qui s'étage au-dessus de la compréhension humaine.

plus capables de concevoir l'essence des choses que le megatherium de la période diluviale ou les trilobites du cambrien. Le progrès accompli consiste dans l'extension des connaissances relatives, non dans la pénétration de l'absolu. A ce dernier point de vue l'une des supériorités des manifestations les plus élevées de la vie actuelle vis-à-vis des formes inférieures ensevelies ou non dans la nuit des temps, consiste à se rendre compte clairement de l'impuissance de la raison humaine de résoudre l'énigme de l'univers. La force qui fait évoluer constamment le monde, qui affine l'intelligence, purifie l'instinct et ennoblit les aspirations est en dehors et au-dessus de toutes les forces qui sont à l'œuvre dans les phénomènes momentanés, puisqu'elle les intensifie, les logifie et les harmonise toutes. Elle échappe à notre emprise et il ne peut s'agir pour nous ni de la diriger souverainement ni de la comprendre tant que nous ne dominerons pas tout le processus des évolutions possibles.

Nous voici nettement devant le mystère du monde, devant le « daimon » de la nature, pour parler le langage d'Aristote. Ce mystère n'est pas une hypothèse. C'est un fait positif, auquel se bute l'observation scientifique quelle que soit la voie suivant laquelle elle cherche à résoudre les problèmes de l'univers. Si le dogmatisme religieux fait fausse route en recourant à l'intervention d'un Dieu personnel, si, comme nous le verrons plus loin, l'agnosticisme prétend à tort l'éliminer de nos préoccupations, il y a une absurdité évidente à le nier et cette absurdité existe également dans le chef de l'atomisme, qui réduit tout à la mécanique des atomes, et dans le chef de l'énergétisme d'Ostwald, puisque, tout en diversifiant le jeu des éléments cosmiques, il prétend renfermer ceux-ci dans l'ordre des choses concevables, c'est-à-dire mesurables par l'homme (1).

Mais il n'y a pas seulement une lourde erreur dans le point de départ commun du mécanisme tant atosmistique qu'énergétique ; la méconnaissance de la réalité objective leur fait adopter encore une méthode qui devait le conduire aux plus flagrantes contradictions. La différenciation est la caractéristique de l'évolution. Le mécanicisme ne prétend ni plus ni moins que la supprimer en ramenant tout à des éléments de même plan. Scientifiquement parlant il choisissait ainsi la tâche la plus aisée. Il était plus simple de refuser de voir les réalités nouvelles s'affirmant dans le mystère de l'évolution créatrice, que de leur reconnaître un caractère et des lois spéciales. Il était plus simple de recourir à des identifications hâtives sur la base de quelques apparences que d'étudier objectivement le fonctionnement

(1) Une comparaison quelque peu irrévérencieuse assimile les énergies d'Ostwald aux figures multiples et de catégorie différente du jeu d'échecs, tandis que l'atomisme, avec la seule force mécanique, évoque le jeu de dames et ses pions de même valeur. L'un et l'autre oublient l'essentiel : le joueur sans lequel la partie est impossible.

des produits suprêmes de l'évolution cosmique dans ce qui les différencie du passé. Au point de vue logique pur, les énergétistes pèchent même davantage que les atomistes. La négation simpliste de tout ce qui ne se réduit pas à la mécanique des atomes s'explique mieux que la limitation du concept d'énergie, telle qu'elle se révèle dans les passages d'Ostwald cités plus haut. Du moment que l'on pose en principe et en fait la différence qualitative des énergies à l'œuvre dans le monde anorganique et que l'on reconnaît une réalité régie par des lois propres aux forces mécaniques, chimiques, électriques, radioactives ainsi qu'aux énergies qui nous donnent la sensation de la masse, de la dimension et de la forme, pourquoi refuser une entité distincte à l'énergie qui différencie la plante de l'inorganique, l'animal de la plante, l'homme de l'animal ? Pourquoi la refuser à ce qui individualise et isole de ce qui l'entoure chaque cellule végétative, chaque animal, chaque « moi » humain ? Sans doute les transitions sont imperceptibles aux confins des soi-disant règnes de la nature. Le grand Spencer lui-même a dû renoncer à trouver une définition adéquate de la « vie », après avoir consacré deux chapitres de ses *Principles of Biology* à discuter les essais antérieurs, d'en préciser le concept. Mais cela ne prouve que l'imperfection de nos facultés. Quelles que soient les manifestations complexes dont s'accompagnent les processus vitaux, ceux-ci ajoutent quelque chose à ces manifestations. Quelles que soient les normes et la durée de l'évolution des individus, l'individualisation existe : temporaire ou non, périssable tout entière à la dissociation de ses éléments visibles ou supérieure dans son principe à ces éléments et leur survivant. Il faut l'expliquer. Il faut expliquer surtout l'individuation humaine, le microcosme de son corps aussi bien que ses splendides facultés d'intelligence, de volonté et de sentiment, qui lui font synthétiser toutes les évolutions antérieures et entrevoir ou pressentir l'ascension ultérieure des mondes.

La faillite philosophique du mécanicisme tant énergétique qu'atomistique apparaît ainsi comme aussi complète que possible. Toute sa conception cosmique, toutes ses prétentions de satisfaire pleinement les aspirations supérieures de l'humanité reposent sur une confusion grossière. Déterminer les conditions extérieures du fonctionnement des agents cosmiques et créer une formule assez large pour embrasser toutes les possibilités de leur jeu visible, n'est pas pénétrer jusqu'à leur nature. Le relevé topographique de l'univers, plus fouillé, plus exact et plus complet chez Ostwald que chez La Meitrie, laisse subsister dans son intégralité le mystère de l'être, le secret de l'évolution créatrice, le miracle de l'expansion de la vie à travers les cycles de la nature la polymorphie des individualisations et l'inconnu de la destinée. Il n'est pas la solution, il n'est que la prétérition du problème. Il explique et ne peut expliquer que ce qui précisément n'est pas la vie (1).

(1) Il n'est pas sans intérêt de rappeler que le paralogisme, qui est à la base du matéria-

Cette constatation doit sembler à la réflexion tellement évidente, que l'on doit se demander comment il se fait que l'illusion matérialiste renaisse périodiquement. L'école néoplatonicienne a condensé une réfutation des conclusions philosophiques des mécanistes de son temps, qui, aujourd'hui encore, est péremptoire même pour la conception d'Ostwald. Rien n'est changé dans la position du problème depuis Plotin. Il est resté identique au fond, quoiqu'il soit amplifié et diversifié magnifiquement dans ses apparences extérieures. Les immenses découvertes biologiques des temps modernes n'ont fait qu'approfondir la connaissance, que l'antiquité possédait déjà, des relations étroites existant entre l'organe et la fonction, du parallélisme du synchronisme ou de l'interdépendance des manifestations qui relèvent des divers ordres de la nature synthétisés dans les êtres supérieurs et plus spécialement dans l'homme. Tout comme le problème, le sophisme qui prétend le résoudre, est resté identique : il ne s'est même pas affiné. Réduit à sa plus simple expression, il consiste à dire aujourd'hui comme jadis que les phénomènes de la vie et de l'intelligence, étant donné qu'ils s'accompagnent de manifestations chimiques, mécaniques, etc., doivent être identifiés avec celles-ci. En présence de cette rechute intellectuelle, il faut mettre en ligne de compte tout d'abord cette constatation un peu décourageante et à première vue peu conciliable avec l'idée d'une évolution continue de l'humanité, que l'immense majorité des hommes est incapable de se former une conception cosmique vraiment personnelle et que l'élite, qui possède une vigueur de pensée capable de l'élever au-dessus des convictions courantes, n'est à l'abri ni de la contagion de l'infériorité ambiante, ni d'emballements subjectifs décevants. C'est ainsi que les mêmes conclusions hâtives, les mêmes aberrations logiques, les mêmes erreurs fondamentales reparaissent

pisme tant énergétique qu'atomistique, a été exposé avec une clarté définitive dès 1848, quant à son principe, par Dubois Reymond, qu'une hostilité irréductible au dualisme spiritualiste et vitaliste ne trompait pas sur l'ampleur et la véritable signification de la question. La préface sensationnelle de ses *Untersuchungen über tierische Elektrizität*, dont la rédaction a fortement vieilli et demanderait à être remaniée considérablement pour serrer le débat dans son expression actuelle, porte le jugement que voici sur les prétentions philosophiques du matérialisme : « Si nous allons au fond des choses, nous ne tarderons pas à constater qu'il n'y a ni force ni matière. Les deux sont des abstractions, prises à des points de vue différents : elles se complètent et se présupposent. Isolément, elles n'ont pas de consistance, de sorte que l'intelligence, en cherchant à analyser l'essence des choses, ne trouve pas de point d'appui, mais oscille indéfiniment entre ces deux abstractions... Dans les concepts de « force » et de « matière », nous voyons apparaître à nouveau ce même dualisme, qui perce dans les concepts de Dieu et du monde, du corps et de l'âme. Ils procèdent simplement du besoin, raffiné seulement, qui poussa jadis les hommes à peupler les forêts et les sources, les rochers, l'air et la mer des produits de leur imagination. Qu'a-t-on gagné en disant que c'est l'attraction réciproque qui rapproche deux atomes ? Pas même l'ombre d'une compréhension de la réalité du phénomène. »

à chaque étape de la documentation générale de l'humanité, voire, dans une mesure moindre, à chaque étape des connaissances individuelles.

*
* *

Un dernier mot au point de vue des sciences spéciales, la prétention du mécanisme de faire rentrer dans les normes des étapes antérieures des phénomènes qui visiblement les dépassent, s'est heurtée aux observations positives que les aveux significatifs ne tardèrent pas à échapper à leurs tenants et aujourd'hui le faisceau de ces aveux est devenu au point qu'il est permis de dire que la biologie matérialiste moderne est en faillite sur aveu.

En ce qui concerne la question des origines de la vie et de ses modifications spécifiques, Weismann, le savant professeur de Fribourg, qui bien plus que Haeckel est le chef scientifique de l'école, après avoir poussé ses patientes recherches jusqu'aux replis les plus secrets de la différenciation ontogénique, acculé à l'explication de la formation des cellules myogènes et neurogènes ainsi que de leur action synergique, avoue qu'il faut de toute nécessité admettre la présence des forces directrices et coordonnatrices, qui échappent à toute observation. La théorie des particules représentatives, celle des énergies vitales de Rhumbler, celle de l'agent morphaestique de Noll, ne reconnaissent pas moins implicitement l'impuissance de la biologie devant le problème essentiel de l'existence. Ostwald lui-même s'attache à réfuter l'atomisme par la constatation que les êtres vivants possèdent un « but » biologique et que l'analyse de ce but laisse un résidu qui échappe aux prises de la science, du moment que l'on part de l'idée que « explication scientifique » veut dire « réduction à la mécanique des atomes ».

Il ne voit pas que le même résidu reste du moment qu'on limite le concept d'énergie comme il le fait. Boelsche, que l'on peut appeler le poète de l'évolutionnisme, mais dont la sagacité dépasse singulièrement celle de son maître Haeckel, prend même plaisir à nous conduire au bord du mystère et, arrivé là, de nous dire : « Ici, si cela vous plaît, vous pouvez placer Dieu ; là vous pouvez placer l'âme (1). »

1. En ce qui concerne le soi-disant parallélisme psycho-physique, M. Ostwald Bumke a exposé fort clairement les dernières constatations scientifiques à son sujet dans sa conférence : *Ueber die hœrperlichen Begleiterscheinungen psychischer Vorgœnge* : « Les phénomènes physiques sont-ils coordonnés aux phénomènes psychiques, se demande-t-il, se produisent-ils parallèlement à ceux-ci ou bien leur sont-ils subordonnés, les suivent-ils au point de vue du temps ? Il y eut une époque où l'on croyait possible une troisième hypothèse. Quand la haute marée matérialiste avait inondé le domaine des expérimentations psychologiques, un psychologue américain a dit carrément : « Nous ne pleurons pas parce que nous sommes tristes », « mais nous sommes tristes parce que nous pleu-

Plus l'on monte dans l'échelle des êtres, plus les embarras scientifiques du matérialisme implicite ou franc grossissent. Plus ses partisans quand même sont forcés de plier les faits à leurs théories préconçues, de les ignorer ou de les nier. Un Mach constate qu'il existe indubitablement « des associations innées à côté des associations acquises ». Il constate encore qu'il faut admettre « la possibilité de processus psychiques surgissant spontanément et non par association » (1). Un Wundt avec toute son autorité se range résolument à côté des grands psychologues anciens pour constater que le sentiment du « moi » est primaire et irréductible : cela n'empêche pas Ostwald de prendre en pitié les inquiétudes d'un Kant et d'un Fichte, d'identifier sans sourciller le sentiment du « moi » avec la mémoire, parce que, dit-il, « quand la mémoire disparaît, le sentiment du « moi » disparaît également » (2), et, puisque cette dernière est de nature chimique, de considérer le problème comme résolu. Nous verrons plus loin, en détail, sur quelles confusions grossières, sur quelle méconnaissance ou ignorance étrange des constatations élémentaires de la psychologie expérimentale reposent pareilles affirmations, qui se rencontrent dans leur naïveté déconcertante chez presque tous les naturalistes, échappés de leur domaine spécial pour braconner dans les plates-bandes de la philosophie. Elles expliquent, si elles ne la justifient, l'invective virulente que A. Drews lance aux haeckeléens : « Si quelqu'un ne connaît pas ou ne comprend pas l'histoire de la philosophie et les phases de son évolution, il devrait lui être interdit de servir à ses contemporains comme de la sagesse battant neuve, des erreurs surannées, rancies et définitivement réglées (3). »

Au delà des considérations psychologiques, le dogmatisme matérialiste

rons ». Ainsi les manifestations extérieures des affections seraient l'élément primaire, les affections elles-mêmes l'élément secondaire. Cette opinion-là ne doit plus être discutée ; toujours elle a été impossible à démontrer et aujourd'hui sa fausseté est évidente. Mais la question que nous venons de formuler, cette question-là exige une réponse. Sa solution est le mérite du professeur Berger à Iéna.

« Berger a fait porter ses observations sur les lésions où une partie de la calotte du crâne avait dû être enlevée... Il a pris des plétbysmogrammes du cerveau lui-même et il a comparé les courbes du volume ainsi obtenu avec les résultats d'un examen plethysmographique du bras. Il a pu constater ainsi que les variations de volume du cerveau précèdent les variations qui s'observent dans le reste du corps et qu'elles se produisent d'une façon qualificativement différente...

« Ses constatations ont une valeur de principe. Berger a donné la démonstration exacte et convaincante que les variations physiques du cerveau lui-même, tout en se produisant plus tôt que dans le reste du corps, restent encore de nature secondaire et sont subordonnées aux phénomènes psychiques, aux variations des sentiments et à l'effort intellectuel.

1. *Analyse der Empfindung*, p. 196.
2. *L'Energie*, p. 210, 211.
3. *Plotin und der Untergang der antiken Weltanschauung*. Iéna, Diederichs, éditeur, 1907. P. 339.

entre moins en conflit avec l'observation positive... parce qu'il abandonne purement et simplement le domaine éthique et préfère ignorer le fait qu'il existe un instinct du devoir, un sens du beau, un désir de vérité, une poussée générale et une activité qui a sa source dans la personnalité, quelle que soit au demeurant l'autonomie de cette dernière. Si d'aventure l'une ou l'autre de ses variantes cherche à introduire des préoccupations éthiques dans la conception du monde, c'est en pratiquant des fissures évidentes dans la théorie générale et au mépris de ses principes généraux.

En dernière analyse l'atomisme et l'énergétisme se refusent à considérer dans leur réalité objective les sommets de l'évolution visible, germes des évolutions ultérieures. Ils détruisent la signification essentielle du principe et des manifestations successives de l'évolution. Celle-ci n'est ni en concept pur ni en fait positif une simple diversification d'énergies de même plan. Elle est une ascension proprement dite et la germination de valeurs nouvelles, que l'intellectualité humaine est incapable de réduire aux valeurs anciennes, tout en constatant vaguement et fragmentairement l'enchaînement des unes et des autres. Le problème cosmique se pose par delà toutes les concrétisations dogmatiques et force nous est de l'envisager comme l'envisageait Boelsche écrivant sous les lumières et l'étoile d'or de l'arbre de Noël : « Un devenir primordial surgit du gris de l'inconnu. Il se modèle comme soleil, engendre des planètes. Sur une de ces planètes la mer bleuit, des îles émergent de l'eau. Des yeux s'ouvrent à la lumière, le vert des plantes respire dans le soleil. L'homme s'éveille. Comme un animal il lutte sauvage, sanglant, pour son existence. Puis, sous la hantise d'une aspiration toujours plus haute et plus profonde vers toute la lumière, les temples de marbre s'érigent ainsi que les formes de l'art. Et, arrivé à l'échelon suprême, battu encore de mille tempêtes mais invincible comme la lampe solitaire de la crèche dans le désert, l'homme se donne à lui-même une loi nouvelle. Cette loi ne sera plus l'équation ancienne, simple, mathémathiquement sévère: Œil pour œil, dent pour dent. Désormais, toute injure sera pardonnée sept fois. La nouvelle loi est : Aime ton prochain comme toi-même. L'heure où cette sagesse devint verbe nous la célébrons comme Noël. Et tout cela devait venir d'après l'immuable loi de la nature... Le vent de la nuit bruit doucement dans les branches des mélèzes et je songe que ces mélèzes aussi n'étaient jadis qu'un idéal dans le sein de l'univers. Et, néanmoins, l'éternel devenir les a réalisés et fait monter en fûts hautains la magie de leur corps cellulaire, avec toutes ces indicibles finesses qui germent, respirent, croissent. Et les étoiles aussi, là-haut, étaient jadis un idéal, réalité en puissance dans le rêve du mystère. Et, néanmoins, elles sont devenues ce qu'elles sont, le jeu céleste, la majesté ineffable de sphères évoluant à des distances harmoniques sans se troubler pendant des billions d'années, afin que sur leurs pla-

nètes puisse s'épanouir la fleur de la vie. Veux-tu dresser des barrières devant la puissance qui les a traduites en réalité ? » (1).

NOTE. — Dans l'article du numéro de mars, deux passages ont sauté.

Page 175, après la phrase : « Aussi tout l'effort de la science catholique s'est porté sur la démonstration que les arbres généalogiques de la biologie matérialiste étaient incomplets sinon arbitraires, et que sa documentation générale restait insuffisante pour étayer avec solidité une quelconque hypothèse transformiste. »

Il faut intercaler :

« Cette démonstration est faite : l'espoir de retracer la filiation de la vie ne s'est pas réalisé jusqu'ici. L'ascension des êtres dans le domaine physique permet moins encore que l'évolution de la civilisation dans le domaine éthique des synthèses d'école. Elle est déconcertante d'irrégularité dans les détails. Ainsi les couches les plus anciennes du globe révèlent au géologue non seulement une faune hautement développée mais une faune qui s'est perpétuée jusque dans nos jours avec ses caractères essentiels. Le cambrien est riche de crustacés, de vers, d'animaux apparentés aux méduses, etc., et ses brachiopodes dites « lingula » ne diffèrent en rien des espèces actuellement vivantes. En somme nulle part n'apparaît l'origine de la vie et l'observation montre nombre de types fixes d'une durée incalculable. »

Page 176, après la phrase : « Seulement, il y avait maldonne au double point de vue de l'objet du débat et de la méthode dialectique. »

Il faut intercaler :

« En concluant de l'insuffisance et des erreurs des arbres généalogiques dressés par les Haeckel et consorts à l'inexactitude de la théorie évolutive en général, l'apologétique orthodoxe commet un sophisme grossier. Nos connaissances sont trop imparfaites, elles offrent trop de lacunes encore pour nous permettre de noter les étapes précises de l'évolution en détail. Des con-

1. *In der Schneegrube*, pages 2 et 6. Voir encore, au sujet de l'irréductibilité de la poussée évolutive, la discussion très intéressante entre Karl Joël et Ostwald. Ce dernier avait critiqué violemment, dans les *Annalen der Naturphilosophie*, l'ouvrage capital de Joël, *Der Ursprung der Naturphilosophie aus dem Geiste der Mystik*, et celui-ci lui réplique dans des observations publiées en supplément. Le point de vue de Joël est un peu spécial, mais d'une profondeur singulière. Il revendique avec force le rôle de l'intuition primitive, du sentiment immanent dans les recherches scientifiques, suivant la parole de Wundt : « Le sentiment est le pionnier de la connaissance. » La mystique pour Joël n'est autre chose que la philosophie du sentiment universel et comme telle le pionnier de la compréhension du monde. Elle n'est pas l'obscurité et le vide que la recherche scientifique doit dissiper et combler, suivant l'idée d'Ostwald. Elle n'est pas la négation de la lumière ; elle est positivement la poussée vers la lumière. Cette poussée surgit évidemment de l'obscurité. La mystique doit être supplantée par la connaissance, comme le germe par la fleur. Mais le germe de la connaissance n'en reste pas moins mystique, c'est-à-dire irréductible à des éléments positifs concevables.

tradictions apparentes demeurent et demeureront toujours pour ce motif bien simple que l'intelligence humaine n'épuisera pas la plénitude de l'être. Mais si nous permettons à nos regards de se porter librement et de haut sur la genèse du monde, si nous embrassons toute l'immensité des horizons ouverts par l'astronomie, la géologie, la physique et la biologie, l'ascension n'en reste pas moins un fait et l'évolution est la seule explication de ce fait qui s'adapte à la nature de l'intelligence humaine. Les erreurs du transformisme et les « trous » de ses théories n'ont aucune importance : celles-là se rectifieront, ceux-ci seront comblés : c'est une question de temps. Quand le génie d'un Galilée entrevit le jeu réel des orbes célestes, quand l'intuition de la forme exacte du globe terrestre lança les Christophe Colomb dans l'inconnu géographique, ils étaient très loin des précisions modernes. Les conceptions astronomiques du grand florentin, les cartes des pionniers de la géographie ont de ces naïvetés qui devaient provoquer les critiques acerbes — et fondées — des Wasmann du XV^e^ et du XVI^e^ siècle. Que pèsent-elles aujourd'hui ? Les cartes des pionniers de l'immense domaine de la vie sont incomplètes ; elles sont même grossièrement fausses dans nombre de détails. Ces tares inséparables de la fragilité de notre intelligence n'amoindrissent en rien le rayonnement invincible de l'idée fondamentale.

La conclusion du débat entre l'orthodoxie dogmatique et l'évolutionnisme se précise donc comme suit : »

LE DEVOIR

Le devoir est cette obligation morale de faire le bien qui nous est suggérée par notre conscience et qui est à la base même de notre destinée.

Le devoir est absolu dans son principe ; mais dans l'application, c'est-à-dire au cours de la vie humaine, il est relatif, en ce qu'il ne s'impose pas à tous également, et qu'il naît des circonstances, de l'éducation morale et du milieu dans lequel l'homme est appelé à vivre.

Le devoir se présente donc à l'homme avec un particularisme et suivant des modalités variées à l'infini. De sorte que suivant les circonstances et les conditions de son existence, l'homme doit faire ou ne pas faire. Sa conscience reste son seul juge ; et son jugement est en raison de son développement et de son éducation morale.

C'est ainsi que ce qui est le devoir de l'un peut ne pas être le devoir de l'autre. Le soldat sur le champ de bataille a pour devoir de combattre et de faire périr son ennemi, alors que la société doit, au contraire, protéger la vie de l'homme et le défendre contre le meurtre et l'assassinat. L'obéis-

sance est un devoir de principe, mais l'obéissance n'est plus un devoir quand l'action qui en dépend doit avoir des conséquences mauvaises.

En résumé, suivant les usages, suivant certaines règles admises, suivant le préjugé même, l'obligation du devoir s'affirme ou s'atténue, et va même jusqu'à disparaître ; de sorte qu'il serait aussi puéril que téméraire de vouloir dogmatiser sur ce que nous appelons le devoir.

Un seul devoir s'impose à l'homme sans aucune exception : c'est le devoir d'aimer Dieu et son prochain. Tous les autres devoirs découlent de ce devoir primordial et s'y rattachent.

Nous sommes amenés à reconnaître que le devoir naît de toutes les circonstances de la vie et qu'il se modifie suivant les multiples contingences qui y interviennent. Notre conscience nous place toujours en présence de notre devoir et nous impose de l'accomplir et c'est notre libre arbitre qui peut nous amener à composer avec lui, à hésiter à le faire, à épiloguer sur les avantages ou les inconvénients matériels qui semblent devoir en résulter pour nous. C'est lui qui influe sur notre volonté et nous pousse à l'accomplir ou à nous y soustraire.

Fatalement, nécessairement notre attitude et le parti à prendre en présence du devoir sont déterminés par notre libre arbitre. Mais celui-ci à son tour subit l'influence directe de la psychose du bien ou de la psychose du mal. De sorte que quoi que nous fassions, c'est toujours la psychosie, l'Invisible quand même, partout et toujours, qui pèse sur nous.

Nos guides spirituels, nos bons anges agissent toujours sur nous dans le sens du devoir que nous devons accomplir, et cela dans la mesure de la mission qu'ils ont à remplir auprès de nous. Toujours ils nous poussent, dis-je, vers la vérité et le bien. Toujours ils nous sollicitent et nous engagent à écouter la voix de notre conscience qui ne saurait nous tromper.

Au contraire de ce que peuvent faire nos ennemis spirituels, nos mauvais génies, et la psychose du mal, ils nous font envisager le devoir sous ses couleurs sincères, c'est-à-dire avec son cortège inévitable de peines, de souffrances, de difficultés. Ils nous incitent à l'abnégation, au désintéressement, à l'obéissance, à la charité et même au sacrifice. C'est par des encouragements bienveillants, par l'espérance qu'ils font luire à nos yeux de la récompense promise et de la satisfaction intime du bien accompli, qu'ils parlent à nos cœurs et qu'ils s'efforcent d'influer sur notre libre arbitre et sur notre volonté pour nous entraîner au fidèle accomplissement de notre devoir.

La psychose du mal nous dit au contraire que le devoir n'est point nécessairement accompagné d'efforts, de luttes, de sacrifices, de souffrances, de douleurs, de peines morales et physiques, et elle fait un tableau aussi séduisant que mensonger de la désertion du devoir. Elle présente la désobéissance, la révolte contre la conscience sous un aspect plein de charmes, sous

des apparences fallacieuses promettant des jouissances et des plaisirs. Mais hélas ! ces fleurs ne dissimulent jamais que des écueils et des abîmes, des regrets et des remords !

Quand l'homme se laisse entraîner sur la pente fatale de la désobéissance au devoir, c'est en vain qu'à ses yeux s'offre le spectacle pitoyable de la misère physique et morale. C'est en vain qu'à ses oreilles retentissent les cris désespérés de la douleur, de la souffrance, de la faim, de la soif, de la veuve, de l'orphelin et du vieillard abandonnés. Son œil reste sec et cristallisé devant l'humanité qui s'effondre dans la misère ; son oreille est fermée à tout ce qui pourrait éveiller en lui la pitié.

Le devoir, pour l'homme qui se rend l'esclave de la psychose du mal devient une quantité négligeable, indigne de lui. C'est à peine une formule qu'il dédaigne de s'appliquer. Tandis que pour l'homme noble et courageux le devoir est sacré ; le devoir prime tout ; le devoir est le terme, l'idéal mystérieux et désiré auquel il est tout prêt à se sacrifier.

Et maintenant, si nous observons attentivement à quelles origines merveilleuses remonte le sentiment du devoir, nous arrivons, de gradation en gradation, à cette découverte inattendue peut-être, mais bien certaine, que devoir est synonyme de prière, de charité et d'amour.

Or, qui dit charité, amour, dit : Dieu lui-même. Le devoir est divin !

Le devoir nous vient donc nécessairement de Dieu, puisque son accomplissement nous mène à Lui. Mais, sous quelque forme qu'il se présente à nous, nous devons voir qu'il a toujours pour nous un caractère obligatoire et que nous ne pouvons impunément nous y soustraire et nous en affranchir. Il est un des éléments principaux qui doivent concourir à l'accomplissement de notre destinée ; et, de ce fait même, non seulement il nous est utile, mais il nous est aussi nécessaire, et il s'impose impérieusement à nous.

Que se passe-t-il, en effet, quand nous accomplissons notre devoir? Nous faisons acte d'obéissance, de soumission à la volonté suprême qui préside à toutes les destinées humaines. Notre soumission à cette volonté constitue un acte de foi, un acte d'Espérance et d'Amour en Dieu. Le devoir s'accomplit par le travail ; le travail c'est la prière même, donc le devoir accompli nous mène à Dieu et nous rend dignes de Lui.

L'accomplissement du devoir, quel que soit le champ d'action où l'homme est appelé à évoluer, élevé ou plus humble, est une bonne action en soi, les conditions de milieu et autres contingences qui y interviennent ne sont que des considérations humaines bien éphémères et le plus souvent sans grande valeur.

Le devoir accompli est comme une prière discrète qui élève l'âme vers Dieu, et qui lui apporte un hommage d'obéissance en même temps qu'un témoignage de confiance et d'amour.

Qui travaille prie ! Telle est la formule lapidaire qui d'âge en âge est venue jusqu'à nous, et qui, autrefois comme toujours, est bien l'expression d'une vérité indéfectible. Nous pouvons ajouter : Qui travaille fait son devoir, prie et aime Dieu.

Quelle que soit la formule sous laquelle le devoir s'impose à l'homme ; quelles que soient, je le redis encore, les conditions dans lesquelles l'a placé sa destinée ; quelles que soient les circonstances particulières de santé ou de maladie, de richesse ou de pauvreté, d'âge, d'intelligence et de milieu où il se trouve, pour lui, le devoir lui est dicté par cette voix intime, par la voix de sa conscience qui se fait entendre sans cesse, grave, sincère, solennelle, mais aussi affectueuse et intéressée. Il ne lui est pas loisible de s'y soustraire, et malheur à celui qui n'y aura pas satisfait. Car à l'heure suprême il sera, lui aussi, rejeté dans la noire gêhenne où il devra gémir et souffrir jusqu'à l'heure, souvent, hélas ! bien tardive, où, reconnaissant son erreur, il obtiendra enfin, après une juste réparation, de rentrer en grâces avec le Maître dont il avait méconnu la voix.

On ne saurait assez le redire : le devoir est une véritable nécessité de l'existence, et en l'accomplissant fidèlement, l'homme doit avoir la ferme assurance d'arriver sûrement à la rédemption et à la perfection nécessaires.

C'est Dieu lui-même qui, pour notre plus grand bien, nous donna le devoir. Le devoir, c'est la vérité ! Le devoir accompli est le témoignage certain que l'homme peut donner de son amour de Dieu. C'est une prière, un acte de reconnaissance, un acte d'amour, en un mot.

Dès lors, Dieu étant Amour, ainsi que je l'ai déjà dit, le devoir est divin.

Devoir, travail, prière, espérance en Dieu, amour de Dieu, ne sont en dernière analyse que les termes d'une même formule : Charité ! Amour de Dieu ! Et c'est là *toute la loi et les Prophètes*.

DUBOIS DE MONTREYNAUD.

L'Anniversaire d'Allan Kardec

Le dimanche 30 mars 1913, les spirites parisiens ont fait leur pèlerinage annuel au cimetière du Père Lachaise, devant le tombeau du Maître Allan Kardec.

Malgré la pluie qui n'avait pour ainsi dire pas cessé depuis le matin, beaucoup de personnes étaient venues assister à la cérémonie, et c'est devant une nombreuse assistance que plusieurs discours furent prononcés.

Ce fut d'abord M. H. Constant (général Fix), vice-président d'honneur

de la Société Française d'Étude des Phénomènes psychiques, qui prit le premier la parole

Ami d'Allan Kardec, qu'il a jadis beaucoup connu, le général Fix vient chaque année prononcer une allocution devant le dolmen du Maître, et l'on peut dire qu'il est resté l'ardent et fidèle disciple du grand philosophe.

C'est un réconfort, et aussi un exemple pour tous les spirites, de voir ce solide octogénaire qu'est le général Fix, parler des vertus de celui qu'il admire et auquel il a voué un culte si justifié.

Dans son discours, le général Fix a sommairement retracé l'histoire du spiritisme et a magistralement démontré toute la valeur et la portée de l'œuvre magnifique d'Allan Kardec.

Les spirites parisiens connaissent bien le général Fix : c'est une figure sympathique, un grand cœur, et l'estime qu'ils ont pour lui se confond avec celle qu'ils accordent au Maître vénéré.

Son discours terminé, le général donna lecture de plusieurs lettres émanant de divers groupes de spirites belges, qui tenaient à s'associer à la manifestation.

Puis après le général Fix, un autre membre de la Société Française d'Étude des Phénomènes psychiques, M. Paul Bodier, prononça un clair discours, et nous ne pouvons mieux faire que de le reproduire ici tout entier, parce que ce discours contient un vibrant appel à l'union si nécessaire pour tous les spirites.

Il est à souhaiter que tous le comprennent et s'efforcent de s'engager dans la voie qui est bien véritablement celle que le Maître a si clairement indiquée dans ses ouvrages, et de laquelle on a malheureusement tendance à s'écarter trop souvent.

Mesdames, Messieurs,

C'est plus qu'un pieux souvenir qui réunit chaque année les spirites autour de la tombe d'Allan Kardec, c'est aussi un devoir impérieux, nécessaire, qui donne une importance considérable à cette manifestation des adeptes du Maître.

Je dis à dessein une importance considérable, car c'est ici que tous les spirites vraiment dignes de ce nom, devraient prendre l'engagement de se consacrer sans réserve à la délicate mission pour laquelle le Maître s'est efforcé de les préparer.

C'est ici qu'ils devraient se bien pénétrer de tout le dévouement, de tout le zèle qu'ils doivent apporter à la Cause spirite; c'est ici encore qu'ils doivent manifester leur foi en faisant acte d'humilité et en promettant de chercher à réaliser parmi eux l'union, l'union si nécessaire, sans laquelle le Spiritisme ne peut progresser.

Comme le Maître que nous honorons, nous sommes des chercheurs de la Vérité, mais nous devons nous souvenir, par-dessus tout, que les divisions entre nous seront funestes à la Cause que nous prétendons défendre ; nous devons nous rappeler que les rivalités mesquines qui nous divisent trop souvent, doivent définitivement disparaître, nous devons enfin comprendre que certaines divergences de vue ne peuvent nous empêcher d'être pleinement d'accord sur le fond de la philosophie spirite et sur la portée qu'elle aura pour l'humanité.

Et ce serait là, je crois, si nous prenions de tout cœur, avec la plus parfaite sincérité, de pareils engagements, la meilleur façon d'honorer Allan Kardec ; ce serait aussi la meilleure manière d'amener à nous les incrédules, les sceptiques et tous ceux qui sentent qu'un grand voile d'incertitude et d'inconnu embrume leur vie.

Nous devrions prendre, en effet, l'engagement de recommander, tout particulièrement, la lecture des ouvrages d'Allan Kardec à ceux qui n'ont plus ni foi ni croyance, et surtout à la jeunesse de notre époque.

Elle a besoin, cette jeunesse, de ne pas être livrée à elle-même, elle a besoin de trouver sa voie, de connaître un principe régénérateur qui lui facilitera la compréhension possible de la vie, et elle doit se trouver forcément attirée par la beauté de la philosophie spirite.

Ce n'est pas, il est vrai, la jeunesse turbulente et frondeuse qui viendra au Spiritisme, mais bien la jeunesse studieuse, intelligente, qui comprendra facilement toute la force puissante qui se dégage de l'œuvre magnifique d'Allan Kardec.

Car la lecture attentive des livres du Maître, apprendra à tous que les êtres qui nous ont précédés s'imposent à nous, non pas seulement à cause de l'héritage de pensée qu'ils nous ont transmis, mais parce qu'ils vivent toujours, et que souffrants ou triomphants, ils sont encore mêlés à notre existence terrestre.

Et ceux qui auront compris ce qu'a écrit le Maître, accepteront sans murmurer que la Vie soit ce qu'elle est : alternative d'angoisses et de béatitudes, ou morne répétition de chagrins et de bonheurs médiocres. Soumis, ils sembleront peut-être esclaves, mais ils seront en réalité les affranchis. Sur les secousses, sur la torpeur, sur le mal et la révolte, ils auront conquis la Paix. Ils marcheront avec une confiance inébranlable en la réalité de bonheur vers laquelle les entraînera leur foi et leur espérance, ils vivront leur vie dans l'attente de l'aube triomphale qui leur apportera l'immense Lumière.

J'ai l'espoir, la certitude même, de voir dans peu d'années les jeunes venir en foule honorer Allan Kardec, et ce jour-là, qui est proche, j'en suis sûr, l'esprit lumineux du Maître que nous nous efforçons d'évoquer et d'invoquer aujourd'hui, nous donnera à tous une force nouvelle pour accomplir la tâche

grandiose d'amener les êtres humains à la compréhension, de plus en plus parfaite, de Dieu et de l'immortalité.

PAUL BODIER.

Les spirites lyonnais avaient également délégué un des leurs pour apporter leur témoignage de sympathie et d'admiration à la mémoire du Maître. Nous leur devons un remerciement chaleureux, et nous sommes heureux de les voir s'associer si pleinement à nos efforts pour le triomphe du Spiritisme.

En dehors de ces témoignages si sincères d'admiration, qu'il nous soit permis de déplorer que quelques autres spirites, peut-être plus inconscients que mal intentionnés, choisissent la tombe d'Allan Kardec pour faire une réclame un peu outrancière de leurs productions. Nous formons le vœu bien sincère qu'ils se guérissent des dangereuses illusions qui les font sombrer dans le ridicule, et les font aller à l'encontre des efforts, peut-être sincères, qu'ils pourraient très certainement rendre plus efficaces s'ils étaient plus modestes.

Ce n'est pas à proprement parler une critique acerbe que nous voulons faire ici, mais bien plutôt un avertissement fraternel pour eux, et nous souhaitons fermement qu'ils se guérissent de ces travers.

LA RÉDACTION.

TERRE ET CIEL

Par JEAN REYNAUD

Extraits choisis.

1. — La Terre (*suite*).

« ... Il semble que nous soyons autorisés à poser en principe que tout a été organisé sur cette planète pour une stabilité prolongée. D'importants changements s'y accomplissent perpétuellement ; mais de ces changements, les uns sont périodiques et destinés à revenir sur eux-mêmes avant d'avoir eu le temps de s'élever à des valeurs considérables, et les autres s'étendent à de telles durées qu'ils sont à peine sensibles d'un siècle à l'autre ; de sorte que bien qu'en réalité pas un instant ne soit semblable à aucun de ceux qui l'ont précédé, aux yeux de populations inattentives tous les instants doivent se ressembler astronomiquement et les choses du ciel paraître immuables.

« ... Il est essentiel d'observer qu'à mesure que l'enveloppe solide s'épais-

sit par l'effet croissant du refroidissement, sa flexibilité diminue, de sorte que les crises de déformation, qui étaient dans l'origine presque continuelles, finissent par ne plus pouvoir se produire que moyennant le développement de tensions de plus en plus puissantes, et, par suite, après des durées d'une étendue proportionnée, en assurant au système superficiel, dans leurs intervalles, des périodes séculaires d'équilibre troublées tout au plus çà et là par quelques spasmes secondaires. Telle paraît être la condition présente de la Terre ; et d'après le peu de temps qui s'est écoulé depuis sa dernière révolution, il y a lieu de penser qu'il faudra de longs écoulements de siècles avant qu'une nouvelle expansion des forces centrales vienne y modifier, d'une manière notable, la configuration des continents et des mers, peut-être afin de l'adapter aux convenances de l'état futur des populations de cette résidence.

« La différence la plus sensible qu'il y ait entre l'action habituelle du foyer solaire et celle du foyer planétaire sur la température de l'atmosphère vient de ce que le premier foyer, au lieu de demeurer comme le second dans une position invariable à l'égard de cette région, se trouve dans une position relative qui change sans cesse et périodiquement. Non seulement cette position change d'un jour à l'autre dans le courant de l'année, en occasionnant ainsi les vicissitudes des saisons et toutes les particularités qui s'en suivent, mais chaque année le changement s'opère dans de nouvelles conditions, de sorte qu'il n'y a pas deux années de suite dont les éléments astronomiques sont strictement les mêmes...

« Le principe général de ces longues variations repose sur ce que les orbites parcourues par les planètes dans leur mouvement autour de l'astre central, au lieu d'être immuables, sont soumises à une mutation perpétuelle dans leur position et dans leur forme... Non seulement la plupart de ces changements emploient pour leur accomplissement des milliers de siècles ; mais comme ils ne sont pas synchroniques, pour trouver des époques où les conditions astronomiques soient identiques toutes à la fois, il faut multiplier ces durées les unes par les autres, ce qui, pour les petites planètes aussi bien que pour les grandes, ouvre immédiatement carrière tout au moins à des millions de siècles. On est donc conduit de la sorte à conclure que les années de la Terre, contrastant avec sa petitesse, se déroulent à travers l'immensité dans un cycle sans bornes. Ce point de vue confère une incontestable majesté à son histoire, et sans avoir besoin de faire descendre l'analyse au fond de ces abîmes, on peut se contenter d'en prendre une idée générale en considérant qu'elle doit être en particulier l'influence de chacune des variations sur l'ordre des températures de la planète. C'est par là que l'on arrive, sans trop de difficultés, à compléter la conclusion en reconnaissant qu'au milieu de possibilités théoriques si complexes et si excessives, tout a

été disposé à l'égard de la Terre de manière que son calendrier séculaire présentât à la fois des périodes très étendues et un caractère très peu diversifié...

« Le tournoiement de l'axe du globe s'empreint d'une manière particulière sur l'établissement des saisons qui, à tour de rôle, dans chacun des deux hémisphères, deviennent graduellement, durant une période d'environ vingt-cinq mille ans, de plus en plus uniformes, ou, à l'inverse, de plus en plus dissemblables... En résumé, de tous ces changements, il n'en est donc aucun ni qui suive un cours précipité, ni qui s'élève jamais à des valeurs considérables ; ils se règlent tous sur un mode de développement presque insensible, et il s'en suit que les années de la terre, malgré leur complexité virtuelle, se distinguent par la constance de leurs caractères non seulement de ce qui peut avoir lieu, en vertu des mêmes principes, dans les autres systèmes planétaires de l'univers, mais même de ce qui s'observe dans plusieurs des mondes qui composent le nôtre.

« Il faut remarquer, toutefois, que cette conclusion ne se rapporte qu'aux changements qui se produisent dans les positions prises successivement par la planète à l'égard du soleil, et que, si ce foyer vient lui-même à varier comme le foyer planétaire, une tout autre histoire se présente. Or, quelle assurance l'astronomie peut-elle nous donner que le foyer solaire est invariable? Y a-t-il dans sa splendeur ou dans l'étendue de ses dimensions des caractères assez décisifs pour nous autoriser à le regarder comme d'une substance essentiellement distincte de celle des corps qui lui font compagnie dans ce quartier de l'univers? Au fond, ne serait-il point une planète en effervescence, comme les planètes ne sont elles-mêmes que des soleils éteints, et la différence de sa condition ne proviendrait-elle pas tout uniment d'un retard dans le développement de son histoire, suite naturelle d'une lenteur de refroidissement proportionnée à la grandeur de sa masse? Peut-être des observations plus délicates nous feraient-elles reconnaître qu'il n'est pas plus immuable que les étoiles ne sont fixes. Il est possible que ses taches, malgré leur peu de figure, soient en réalité un phénomène capital. Nous n'avons aucune garantie que ces obscurcissements singuliers, dont nous ne possédons même pas un compte exact, ne soient point soumis à une loi de croissance, et que se multipliant dès à présent, de siècle en siècle, à notre insu, ils ne nous soient un présage de l'avenir qui attend notre système à l'extrémité des temps, à moins que d'ici là notre soleil ne se retrempe et ne se revivifie.

« Le principe d'une telle révolution se rencontre en effet d'une manière très simple dans les étoiles. Ces soleils ne diffèrent du nôtre que par leur distance qui les rapetisse à nos yeux ; et c'est par une illusion due à ce que nous ne connaissons l'histoire de l'univers que par l'histoire d'aujourd'hui

que nous nous croyons sous la loi d'un seul soleil, tandis qu'en réalité une multitude d'astres du même genre nous gouverne. Nos relations avec eux changent sans cesse, et ces changements sont capables d'engendrer pour notre système des suites incalculables. Tout ce que nous savons à ce sujet, c'est que nous sommes en marche à travers l'archipel infini du firmament, mais nous ignorons jusqu'ici quelle est au juste la route que nous y tenons et quelle est la nature des régions vers lesquelles toutes nos planètes, à la suite de leur soleil qui les guide, sont entraînées dans ce long et mystérieux voyage. Notre mouvement est le seul fait évident. En regardant le ciel avec attention, nous voyons les étoiles, comme autant de témoins placés sur le rivage, glisser paisiblement à notre droite et à notre gauche, tandis que leurs écartements, par l'effet de la perspective, augmentent en avant et diminuent en arrière. La valeur de ce déplacement si peu considérable en apparence est en réalité assez grande, car on calcule que la vitesse du soleil est environ la moitié de celle dont nous sommes animés dans notre révolution autour de lui, autrement dit qu'il franchit tous les ans un espace égal au rayon total de notre système planétaire. Mais qu'est-ce qu'une telle vitesse en comparaison des dimensions de l'orbite à parcourir? Combien de millions de siècles nous faudra-t-il pour revenir, après en avoir fait le tour, au point que nous occupons aujourd'hui? Y reviendrons-nous même jamais? En effet, il n'est pas à supposer que l'orbite solaire soit, comme les orbites secondaires que décrivent les planètes, une courbe fermée. Il faut se la figurer comme une ligne sinueuse qui, sous l'influence des foyers multiples, mobiles eux-mêmes, auxquels elle est soumise, change continuellement de forme et de direction et court à l'infini. Ainsi, au lieu d'être attachés à jamais au quartier de l'univers dans lequel nous nous trouvons maintenant, nous ne cessons, sous l'influence de l'attraction composée qui nous régit, de nous transporter d'un point à l'autre de l'immense tourbillon sidéral dont nous faisons partie. Quels régimes divers et quelles inimaginables révolutions notre postérité, dans les derniers lointains des temps futurs, est-elle destinée à rencontrer dans ces régions inconnues au-devant desquelles nous courons à l'aveugle? c'est une connaissance dont les êtres supérieurs sont seuls en état de réunir les éléments, et dont notre science présente se borne à nous faire entrevoir l'existence et pressentir les prodigieux enchaînements.

« Mais à côté de ce principe de variation qui, bien qu'agissant continuellement sur les lois de notre mouvement, ne peut influer d'une manière sensible sur notre économie que dans le haut avenir, il s'en découvre un autre dont il n'est pas aussi évident que les effets soient relégués dans un pareil éloignement. C'est celui qui résulte de notre secret engagement avec les masses errantes qui circulent ténébreusement autour de nous. Tant s'en faut que les espaces à travers lesquels s'accomplit notre long voyage soient

entièrement libres. Outre les huit planètes que nous mettons avec raison au premier rang, des milliers d'autres astres tourbillonnent avec une complexité infinie autour du même foyer. Les uns sont périodiques, et après des révolutions tantôt rapides, tantôt d'une étendue de plusieurs siècles, viennent, en se rapprochant du soleil, passer soit au milieu, soit au delà de nos orbites. Les autres, plus mystérieux, se détournent seulement un instant comme pour nous reconnaître, et poursuivent leur route vers les centres lointains qui les appellent. Depuis que l'on observe régulièrement ces astres, il ne s'en est guère vu qui ne fussent uniquement composés d'une manière diffuse, et quelle que fût l'étendue de leur volume, leur masse en raison de cette ténuité, s'est toujours montrée proportionnellement fort légère...

« Voilà en quelques mots, dans ses connexions avec notre histoire générale, l'histoire du monde particulier que nous avons en vue. Pour la compléter, il serait nécessaire d'y ajouter un aperçu de l'état des populations dont ce monde doit former la résidence. De quelle nature sont-elles ? Le progrès de la vie a-t-il dépassé pour elles les degrés inférieurs de l'animalité ? A-t-il atteint ses termes les plus élevés, ou se trouverait-il encore dans l'intermédiaire ? S'il y a des races raisonnables, quelle est leur forme, leur manière de s'incarner et de s'entretenir, la durée de leur vie ? où vivent-elles ? nagent-elles, suspendues par leur légèreté spécifique, dans la liberté des zones aériennes, se meuvent-elles dans la profondeur des régions liquides, cheminent-elles à la surface des continents et des îles ? ou bien, par le bénéfice, soit de leur organisation naturelle, soit de leur industrie, sont-elles maîtresses d'habiter à volonté dans tous ces lieux ? quelle est leur harmonie ? sont-elles arrivées à ne plus faire qu'une seule société, ou sont-elles encore divisées, conformément aux lois du sol, en fractions discordantes ? se composent-elles d'une seule espèce, ou de plusieurs espèces inégalement développées ? dans ce cas, avec quelle activité l'éducation des inférieures est-elle conduite par les supérieures, et en somme, quelle est la vivacité du foyer de perfectionnement qui a pour siège ce coin de l'univers ?

« Sans aller même aussi loin au delà du domaine des sciences naturelles, quelles difficultés l'ordre physique y apporte-t-il à l'aisance des sociétés ? si minime à nos yeux, cette planète ne paraît-elle pas immense aux êtres qui l'habitent ? les conditions particulières de son régime leur sont-elles nuisibles ou favorables ? se trouvent-ils tout à fait dans le bien-être, tout à fait dans la gêne ou entre les deux, et à quel point ? Ce sont là des questions élémentaires, mais sur lesquelles, malgré leur apparence matérielle, nous ne sommes pas plus en état de répandre la moindre lueur que sur les précédentes, car elles ne dépendent pas uniquement de l'organisation astronomique, mais des rapports qui existent entre cette organisation et l'organisation inconnue des habitants de la planète ; tellement que sans aucun change-

ment dans l'ordre physique, les mêmes phénomènes qui contrarient peut-être aujourd'hui dans ce monde lointain la paix et la liberté de l'existence pourraient s'y métamorphoser en circonstances parfaitement bienfaisantes, par le seul effet d'un changement dans les conditions corporelles des êtres qui y vivent, ou même plus simplement encore d'un perfectionnement suffisant de leur capacité industrielle. Ainsi, faute d'une vue assez forte pour triompher des grandes distances, force nous est de demeurer en suspens devant ces problèmes dont la solution nous découvrirait sans doute dans l'univers tant de merveilleux. »

(*A suivre.*)

Education faussée

N'avez-vous jamais réfléchi, amis lecteurs, au peu de logique que nous montrons en ce qui concerne l'éducation de nos enfants ?

Dès que bébé peut porter la culotte quel est le premier soin de petite mère ?

C'est d'attacher à la ceinture du bambin un sabre, de lui mettre aux lèvres une trompette, entre les mains un canon.

Pourquoi ?

Dieu sait quelles idées, quelles pensées malsaines, ces jouets, d'apparence inoffensive, peuvent éveiller dans de jeunes cerveaux.

Il y a mille à parier contre un que bébé voudra s'essayer à guerroyer avec son sabre et que les sons tirés de la trompette lui mettront au cœur une ardeur belliqueuse.

Et voici l'instinct batailleur éveillé. Plus tard, quand l'enfant grandira, la petite maman essaiera peut-être de démontrer à son fils qu'il faut s'aimer les uns les autres.

L'enfant tiendra-t-il compte de ces sages conseils ?

Il se rappellera que tout petit on l'exposa à faire ses premières armes.

Quand la mère, tardivement avisée, voudra lui faire comprendre que tous les hommes sont frères, ayant un père commun, Dieu, quand elle ajoutera qu'il n'y a pas de frontières... l'enfant s'étonnera et se demandera où est la vérité.

Avec le sabre et le canon, malencontreusement placés entre les mains, on a semblé lui dire :

Tiens, prends ces armes, apprends dès maintenant à t'en servir.

Sache qu'on t'a enlevé une partie de territoire et qu'il est de ton devoir de citoyen de tâcher de rendre à ton pays ce qui lui a été ravi.

Et l'enfant a grandi avec des idées de revanche, des idées fausses et meurtrières ; et, en attendant que sonne l'heure qu'il se persuade être celle de la justice, il se fait la main en frappant ses camarades et en martyrisant les animaux domestiques.

Et la maman alors de se lamenter sans se dire qu'elle fut la première coupable et sans songer que c'est dès le berceau qu'il faut façonner le cœur des tout petits ; que les engins meurtriers qu'on met dans de frêles menottes ne peuvent éveiller dans de jeunes cerveaux que l'instinct de la cruauté.

Quand donc, mesdames, votre instinct maternel vous guidera-t-il assez pour vous mettre en garde et vous inciter à ne faire entrevoir à vos petits que des visions de beauté, à n'éveiller en eux, dès le berceau, que des pensées d'amour ?

MARINETTE BENOIT-ROBIN.

INCARNATION

9 heures du soir. — Nous devisons à trois de choses et autres, quand notre médium témoigne subitement, par quelques mouvements particuliers, qu'un esprit familier veut s'emparer de lui.

En effet, en moins d'une minute ses paupières s'abaissent, sa figure devient souriante, et, tendant la main en même temps à mon ami et à moi, il nous salue gracieusement d'un mot aimable. C'était mon esprit guide, mon ange fidèle et bien aimé.

Mais à peine a-t-il échangé quelques mots avec nous qu'il s'interrompt ; et prenant un air sévère, il nous dit qu'il est venu pour nous annoncer et préparer la visite du père d'un de nos amis de province mort depuis quelques mois, qui désire nous faire des communications du plus haut intérêt au sujet de son fils.

Au même instant, nous voyons brusquement s'opérer une transformation dans la physionomie du médium. De gracieuse et abandonnée qu'elle était il y a une minute à peine, cette physionomie devient grave et reflète la souffrance. Les contours du visage, qui à l'état de veille sont gracieusement allongés, s'arrondissent. Le globe de l'œil grossit et s'agrandit en s'arrondissant aussi. La ligne du nez se modifie au point de rendre méconnaissable cette figure et la transforme, en quelque sorte, en une figure nouvelle.

Alors la bouche essaye de proférer quelques paroles qui inarticulées expirent avant d'arriver à nous. Mon ami dégage les lèvres par une passe magnétique, et aussitôt une voix sombre et lente vient à nos oreilles, remplaçant le timbre sonore et argentin du médium.

« Je suis X... (ici le nom et le prénom de l'Esprit. Son prénom très peu « connu et assez inusité était entièrement inconnu de nous). Je remercie l'Es- « prit ami qui a bien voulu me céder sa place. Je vous remercie tous les « deux, et je remercie tout particulièrement notre cher médium qui me per- « met de venir à vous.

« Depuis ma mort, c'est la première fois que je me communique, et si j'ai « désiré venir, c'est que je suis accablé par la douleur de voir mon cher fils « aux prises avec le mal. Les dangers immédiats auxquels il est exposé me « font un devoir d'accourir.

« Si vous n'intervenez pas sans retard, si vous ne le mettez pas de suite « en garde contre ses ennemis et contre lui-même, le poison ou le suicide « peuvent avoir très promptement raison de lui.

« Si vous saviez combien je souffre de le voir ainsi en danger et de me « trouver impuissant à lui porter secours ! »

Et en disant ces mots, le médium accoudé sur la table s'effondrait sous le poids de la douleur, de l'émotion et de la souffrance, alors que des larmes brûlantes coulaient abondamment de ses yeux.

C'était vraiment un spectacle dramatique empoignant ; et mon ami et moi ne pouvions nous soustraire à un sentiment indicible de tristesse et de pitié. Nous prodiguions à ce malheureux père les consolations et les paroles d'encouragement que nous dictait notre cœur brisé, mais hélas ! Combien faibles ! Combien insuffisantes en présence d'une aussi grande douleur !

Après quelques instants, quand la première émotion fut un peu calmée, le père nous entretint de son cher enfant. Il nous donna sur sa vie intime des détails navrants qui étaient encore bien au-dessous de la réalité. La conversation conserva ce caractère d'intimité jusqu'à la fin de la manifestation, c'est-à-dire, quarante minutes, pendant lesquelles nous dûmes agiter les voies et moyens d'aviser sans retard son fils pour le mettre en garde contre le double danger qui le menaçait.

Enfin, quand cet infortuné, rassuré par notre promesse de faire ce qu'il demandait de nous, fut allégé du poids horrible qui l'oppressait, il se retira, laissant le médium sous le coup d'un écrasement et d'une fatigue excessive, ses joues étaient brûlantes de la morsure des larmes abondantes qu'il avait versées ; ses yeux meurtris soutenaient difficilement l'éclat de la lumière qui n'avait cessé un seul instant de nous éclairer au cours de cette scène poignante. Mais, particularité remarquable à retenir, la partie supérieure du buste était imprégnée d'une violente odeur sulfureuse qui persistait encore le lendemain matin.

(Ce phénomène est fréquent chez les médiums dans lesquels les esprits nouvellement désincarnés viennent s'incarner pour la première fois.)

Le jour suivant, vers la même heure et dans les mêmes conditions, cet

esprit malheureux venait nous visiter pour la seconde fois. Il nous apportait de nouvelles confidences et s'abandonnait encore aux larmes et à la douleur. Il nous apportait aussi les termes même de la lettre que son fils nous écrivait en réponse à la nôtre, lettre que nous recevions le lendemain matin à la première heure.

Il serait difficile d'exprimer les sentiments de reconnaissance et de gratitude que cet esprit nous a témoignés. Pour nous en faire une idée assez fidèle, il suffira de sonder notre cœur et de revivre les douloureuses épreuves qui ont certainement marqué une page noire de notre vie. Ce qu'il faut retenir de cette manifestation, c'est que la mort n'est comme on l'a dit bien souvent, et comme l'enseigne le Spiritisme, qu'un rideau tiré sur une tranche, sur une parcelle de notre vie éternelle, et que les impressions que nous ressentons, que les sentiments auxquels nous obéissons sur le plan physique, nous viennent bien de nos existences antérieures pour se représenter et se reproduire, encore plus affinées dans la sucession de nos existences futures.

Les scènes que je viens d'esquisser ont eu leur épilogue.

L'esprit incarné nous avait demandé s'il lui serait posssible, grâce à notre médium, de voir son fils bien-aimé, de le serrer sur son cœur, de lui parler.

L'entrevue a eu lieu comme il le désirait.

Il est impossible de traduire la scène d'émotion et de sanglots dans laquelle le fils terrifié n'osait se jeter dans les bras que son père lui tendait éperdu.

On comprend sans peine cette lutte de nature qui s'est livrée dans son cœur, par sa raison révoltée en présence du fait brutal qui se présentait à ses yeux. Révolte en apparence bien naturelle, qui retenait le fils affolé loin de l'étreinte dans laquelle son père voulait le prendre....

Eh ! quoi ? C'était bien là son père ?... Et le fils revoyait par la pensée, comme en un panorama désolé, la scène d'agonie où, il y a quelque mois encore, son père expirait dans ses bras !... Il revoyait, dis-je, en un trait rapide comme l'éclair, le moment où il lui fermait les yeux ! Où le cercueil se refermait sur ses restes bien-aimés ! Où le fossoyeur nivelait, d'un dernier coup de sa bêche le sol, à la place même où s'ouvrait il y a un instant, le trou noir au fond duquel devait à jamais reposer, pour s'évanouir en poussière ces bras, ces mains qui se tendaient vers lui en ce moment !!!

Mais la résistance ne fut pas longue. L'attraction irrésistible qui sollicitait le fils, le jeta dans les bras du médium, que dis-je, dans les bras de son père !...

Il est des émotions, des épanchements, des manifestations d'un drame si intense qui défient toute hypothèse, toute simulation. C'est la voix de la nature, la voix du cœur, c'est l'âme tout entière, qui épanouit, qui rayonne et qui crie la vérité. La raison et la conscience l'impose à notre croyance

à notre foi mais la langue est impuissante à la traduire et la plume se refuse à la retracer.

DUBOIS DE MONTREYNAUD.

Les Sociétés de magnétisme

Leur origine et leur raison d'être. — Les idées nouvelles ou renouvelées (1) sont inventées ou réinventées par des individus particulièrement bien doués ou inspirés, qui les ont conçues, couvées, nourries plus ou moins longtemps avant de les divulguer.

Dans une société plus ou moins primitive et peu compliquée, où il n'existe pas encore de corporations religieuses ni scientifiques, possédant de droit, ou s'arrogeant, en fait, le monopole du savoir, dans ces sociétés, les idées nouvelles sont bien accueillies. Elles peuvent étonner au premier abord et soulever des doutes sur leur réalité ou leur utilité ; mais, personne n'étan, intéressé à les étouffer, chacun étant naturellement plus ou moins curieux et sans parti pris, on dit : Il faut voir avant de croire ou de nier. On examine on discute ; puis on accepte la nouveauté si elle est réelle et utile, on la rejette dans le cas contraire.

De cette façon les connaissances naissent, progressent, se multiplient, se perfectionnent par la concurrence des chercheurs, par la curiosité et l'émulation qui sont naturelles à l'homme.

Dans les sociétés plus vieilles, plus civilisées, il n'en est plus de même. Ces sociétés sont pourvues de corporations sacerdotales ou scientifiques, qui jouissent plus ou moins de la confiance du public, mais toujours de celle des gouvernements. Ceux-ci les comblent de privilèges, de bénéfices, de subventions. La place de savant officiel est bonne à prendre et à conserver ; ceux qui y parviennent veulent s'y prélasser tranquillement, en jouir en toute sécurité, et ils ne recouvrent plus d'activité et d'intelligence que pour repousser les audacieux innovateurs, les intrus, sans grades ni décorations, qui viennent troubler leur béatitude.

Ces corps « constitués », privilégiés, dans le but d'avancer, de vulgariser, de perfectionner les connaissances humaines, théologiques, philosophiques scientifiques, n'ayant aucun stimulant qui les pousse à agir, ne font rien,

(1) Car il arrive très souvent que le nouveau n'est que du ressuscité. Déjà, au temps de Salomon, il n'y avait plus rien de nouveau, du moins sous le soleil et, plus tard, Pascal estimait que « toutes les vérités sont dans le monde ; il ne s'agit que de les appliquer ». Les idées, comme les hommes, paraissent être sujettes à la naissance et à la décadence, à la veille et au sommeil, à l'incarnation, la désincarnation et la réincarnation.

et, de plus, ils empêchent les autres de faire ; ils s'opposent de toutes leurs forces à tout progrès.

La censure, la moquerie, la dérision, la conspiration du silence, l'inquisition, le bûcher au besoin, sont les divers moyens auxquels, suivant les circonstances, recourent ces corps savants pour sauver ce qu'ils appellent l'*ordre*, pour empêcher les connaissances nouvelles de se produire en public, pour mettre *à la raison* leurs promoteurs.

Les savants officiels, prêtres, scribes, etc., n'ont aucune raison de chercher du nouveau, et ils en ont beaucoup pour s'opposer à cette recherche. Celui d'entre eux qui s'avise de proposer la moindre innovation, soulève contre lui tous ses confrères ; son invention fût-elle des plus indifférentes en apparence au bien de la société, comme celle de Galilée, par exemple, il faut qu'il se rétracte, qu'il fasse amende honorable et qu'il subisse une pénitence proportionnée à la gravité du crime de lèse-majesté religieuse ou scientifique.

Dans un pays ainsi *civilisé*, le progrès devient donc très difficile, sinon impossible. Il ne peut sortir des corps savants, et, effectivement, il n'en sort pas. Les inventions et découvertes ne peuvent émaner que des profanes, des savants indépendants, de ceux que les officiels et leurs admirateurs appellent « les pirates de la Science ».

Si les corps savants ne permettent pas à leurs membres de rien inventer ni perfectionner, on devine quelle sera leur conduite envers les « pirates de la Science, » qui se permettent d'en remontrer à leur curé ou à leur *scolarque* (maître d'école). Le moindre mal qui puisse arriver à ces indiscrets, c'est d'être mis au banc, au pilori, ou d'être étouffés, avec leur invention, sous la conspiration du silence.

Pour éviter cette fatale destinée, l'inventeur se dit : un individu ne peut triompher des corporations privilégiées. Ce qu'un individu isolé ne peut faire, des individus associés le pourront peut-être. Et, comme les indépendants sont toujours plus nombreux que les privilégiés, il cherche et trouve quelquefois des partisans, en plus ou moins grand nombre, plus ou moins puissants et influents, selon qu'il est lui-même plus habile, plus intrigant, ou que, de fait, son invention est ou paraît plus utile. Et voilà la guerre engagée entre les Réguliers et les Irréguliers de l'Église ou de l'École.

L'association (libre) s'oppose à la corporation (privilégiée) dans le but de surmonter ou de renverser les obstacles, les barricades élevés par celle-ci pour arrêter le flot du progrès. La lutte dure plus ou moins longtemps ; les associations succombent souvent ; elles se relèvent, retombent, se relèvent encore, quand un cyrénéen vient leur aider à porter leur croix.

La route est plus au moins longue et pénible, le calvaire est plus ou moins haut, suivant que les corporations officielles sont plus ou moins puis-

santes, c'est-à-dire suivant qu'elles émargent plus ou moins au budget, car c'est là toute leur force. Mais la vérité avance peu à peu et finit par triompher.

Cette odyssée, que je viens de résumer, a été vécue par beaucoup d'inventions et découvertes et spécialement par celle du magnétisme.

***

L'évolution des Sociétés de Magnétisme.—On sait que le magnétisme animal et humain a été, non inventé, mais réinventé par Mesmer, et que les Indépendants, les *pirates de la Science*, s'unirent et se coalisèrent pour soutenir l'inventeur et l'invention contre l'opposition et le mauvais vouloir des Académies.

On sait aussi que bientôt, d'autres sociétés, dites *Harmonies*, se formèrent dans toutes les principales villes de France et de l'étranger, dans le but d'étudier et de propager la nouvelle science. Avec divers succès et revers, ces sociétés ont continué de naître, mourir et renaître, en tous cas de travailler plus ou moins bien.

Ces sociétés n'ont pas d'histoire. Autrefois il n'y avait d'histoire que pour les conquérants, les guerriers ; aujourd'hui, que la paix armée suffit à nous décimer et nous rendre misérables, il n'y a d'histoire que pour ceux qui la font, les littérateurs et les savants qui emploient les loisirs que leur assure le budget à s'encenser et se congratuler mutuellement.

Si les sociétés de magnétisme n'ont pas d'histoire, elles ont du moins laissé quelques traces de leur existence, quelques documents qui ne manquent pas d'intérêt. M. Paul Leymarie a bien voulu me confier des papiers laissés par Allan Kardec, pour voir s'il s'y trouvait quelque chose qui valût la peine d'être publié. Ce ne serait pas là une petite tâche : il faudrait voir pour tous les documents intéressants, s'ils n'ont pas déjà été publiés dans la *Revue Spirite* ou dans d'autres revues de Spiritisme et de magnétisme. Je ne puis, pour beaucoup de raisons, entreprendre un pareil travail ; je vais seulement essayer de donner aux lecteurs un aperçu : 1° de l'évolution des sociétés de magnétisme et 2° de la manière dont fut accueilli le spiritisme à la naissance par les magnétiseurs. Je me servirai pour cela des documents qui se rapportent à la *Société du Mesmérisme de Paris ;* peut-être y trouverons-nous des indications, des suggestions pour former aujourd'hui des sociétés analogues en spiritisme.

La Société du *Magnétisme de Paris*, fondée en 1815, pour MM. de Puységur et Deleuze, était tombée en décadence, peut-être par suite de la mort de Deleuze. Quoi qu'il en soit, elle fut reconstituée en 1842. Cette Société ne me paraît pas très bien organisée. Ses statuts et règlements ne font qu'un, ce

qui peut être très gênant pour le bureau et pour les membres. Son but est naturellement d'étudier le magnétisme et d'en démontrer l'utilité aux points de vue physiologique, psychologique et moral, et surtout au point de vue thérapeutique.

Chaque membre s'engage (art. 24) *à n'employer que de nobles moyens dans la pratique du magnétisme, et surtout* A NE FAIRE AUCUNE EXPÉRIENCE PUBLIQUE. L'article 25 engage les membres à communiquer à la Société les traitements qui n'ont pas eu de succès, avec autant d'exactitude que ceux qui ont réussi. Ceux des travaux de la Société qu'elle jugera devoir être imprimés, le seront dans un journal qu'elle désignera (art. 27.)

Les *questions d'usage* que le président doit adresser aux membres au début de chaque séance, sont intéressantes à noter :

1° Avez-vous quelque observation ou proposition générale à faire ?

2° Avez-vous à communiquer quelque fait magnétique de Paris, des départements ou de l'étranger ?

3° Est-il venu à votre connaissance quelque nouvelle qui soit de nature à intéresser le magnétisme en général, ou la Société en particulier ?

4° Avez-vous remarqué, dans les écrivains anciens ou modernes, quelques passages qui intéressent directement ou indirectement le magnétisme ?

5° Quelqu'un d'entre vous compte-t-il faire un voyage et peut-il offrir ses services à la Société ?

Le bureau de la Société, renouvelable tous les ans et rééligible, se compose pour l'année 1846-1847 de : Président : Dr Filassier ; Vice-Président : comte Lepeletier d'Aunay ; Secrétaire général : comte Brice de Beauregard ; Secrétaire particulier : M. Martin ; Trésorier : M. Reverchon.

Parmi les membres de la Société on remarque des médecins, des hommes de lettres, des artistes, des députés, des écrivains magnétistes très connus et appréciés, tels que Chardel, Chapelain, Aubin Gauthier, Loisson de Guinaumont, etc.

Les statuts de la *Société du Magnétisme* ont sans doute servi de modèles à ceux de la *Société du Mesmérisme de Paris*, fondée deux ans après en 1844, car c'est dans les papiers de cette dernière Société que nous les trouvons.

Les documents de la Société du Mesmérisme, que j'ai entre les mains, sont loin d'être complets : les statuts mêmes ne s'y trouvent pas. Ils se composent de rapports, procès-verbaux, correspondances, etc. Pour donner une idée des travaux de cette Société, je suis donc réduit à puiser quelques renseignements de-ci, de-là.

Voici d'abord un rapport annuel du Comité présenté le 21 février 1853, qui nous donnera un aperçu de l'état de la Société à cette date et de son fonctionnement.

Il a été reçu dans l'année, depuis le 17 février 1852, 97 membres nouveaux ;

savoir : 7 correspondants, 1 stagiaire et 89 adhérents, et l'on a perdu 33 membres.

Le total des membres, qui était de 95 au 17 février 1852, est de 159 au 24 février 1853, soit une augmentation de 64 unités. La progression est encourageante.

La situation financière n'est pas mauvaise. Il restait en caisse 338 francs. Les cotisations de l'année ont donné 1.623 francs. La location de la salle d'Aligre, siège de la Société (265 fr.) et celle de la salle du Waurhall (1.216 fr.) ont coûté 1.181 francs. On végète, mais on travaille.

On entre dans la Société comme *adhérent*. Pour devenir *stagiaire*, on reçoit un enseignement approprié et il faut subir un examen théorique et pratique sur le magnétisme. Le stagiaire qui veut ensuite devenir *titulaire* doit présenter une thèse sur le magnétisme ou les sciences annexes.

En l'année 1852, six adhérents ont passé leur examen et sont devenu stagiaires ; un stagiaire a présenté sa thèse et a été reçu titulaire.

En outre des membres *résidants*, adhérents, stagiaires et titulaires, il y a des correspondants français et étrangers, auxquels la société demande des rapports sur la situation du Magnétisme dans leurs pays. Certains de ces rapports ne manquent point d'intérêt.

La Société ne donne pas seulement des séances démonstratives au Wauxhall, où l'on n'est admis qu'avec des billets ; elle fait des cours non seulement de magnétisme, mais de physique et peut-être d'autres sciences. En 1853, c'est le Dr Hébert (de Garnay) président, qui fait le cours de magnétisme et Govi qui est chargé du cours élémentaire de physique.

D'après les thèses que nous avons lues, les stagiaires qui veulent devenir titulaires ne se contentent pas des cours de la Société : ils vont à des cours libres d'anatomie, de physiologie ; ils discutent avec leurs maîtres et cherchent à les amener au magnétisme.

***

La décadence des Sociétés de Magnétisme. — Je me propose, dans un autre article, de donner un aperçu concret, quoique sommaire, des travaux de cette Société. Pour le moment, je me borne à la suivre dans son évolution. Fondée, comme je l'ai dit en 1844, les dernières traces qu'elle a laissées de son existence s'arrêtent à l'année 1860. Qu'est-elle devenue ? Qu'est devenue la sœur aînée de deux ans, la *Société de Magnétisme de Paris* (1) ? Qu'est devenue une autre société du même genre, la Société *Philantropico-Magnéti-*

(1) Elle vivait ou végétait encore en 1855. Je l'apprends par une lettre adressée à son président et marquée du timbre de cette société.

que, avec laquelle sa correspondance nous apprend qu'elle était en relations amicales et fraternelles ?

Ces sociétés sont-elles mortes de sénilité ou d'inanition ? Il est probable qu'il n'en reste pas de survivants pour nous le dire ; mais le papier parle quelquefois.

Voici la copie d'une lettre adressée à *Sa Majesté l'Empereur Napoléon III*. Cette lettre, signée par Chalain de Strasbourg, n'est pas datée, mais nous pouvons en reconstituer la date. On y lit, en effet, ce qui suit :

« La loi dont vous êtes le chef suprême a toléré depuis quinze années qu'il y ait des démonstrations publiques de magnétisme. 1844 + 15 = 1859. Et la Société ne semble pas péricliter : Chalain dit qu'elle se compose de près de 500 membres.

Raison de plus pour que la Science ne désarme pas, pour qu'elle demande aux Pouvoirs publics — incapable de se défendre elle-même — et en obtienne l'interdiction des séances publiques de magnétisme.

« Malgré travail, dévouement, savoir, dit Chalain, la Science officielle rejette de son sein ce qui est utile au pauvre comme au riche... puis à côté de la négation de la Science, un arrêté d'ordre supérieur vient d'ordonner de suspendre les séances publiques, ce qui est la vie du magnétisme, attendu que nos travaux ont besoin d'être vus au grand jour par tout le monde, afin que ce que nous proclamons vrai et utile ait pour juge l'universalité des êtres, afin de n'être point confondu avec la magie, la sorcellerie des temps anciens. »

Il va sans dire que les *soussignés* demandent à l'empereur la permission de continuer leurs travaux et l'autorisation de donner des séances publiques. Mais on devine bien que la Science a dû avoir le dernier mot avec Napoléon III, comme elle l'avait eu jadis avec Napoléon Ier contre Fulton.

Ainsi mourut donc, suivant toute apparence, la Société de Mesmérisme.

Mais le magnétisme n'en mourut pas. La vérité a la vie dure : de publiques les séances démonstratives devinrent privées, clandestines. La suppression des sociétés paralysa l'action bienfaisante des honnêtes gens et donna large champ à l'exercice charlatanesque du magnétisme.

Après la guerre de 1870, au temps où je commençai à m'occuper de magnétisme et de spiritisme, il n'y avait plus de sociétés magnétiques régulièrement constituées, du moins je n'en ai pas connu. Divers professionnels donnaient des séances chez eux. Des docteurs (comme Gilles de la Tourette qui en est mort fou), allaient y faire de l'espionnage. Et c'était tout. Ils en donnaient aussi de plus ou moins publiques au Palais Royal et ailleurs ; mais, je le répète, ces organismes, à ma connaissance, n'étaient pas constitués régulièrement en sociétés.

Quoique je n'attache pas, comme tant d'autres, une importance extrême

aux associations qui, comme toutes choses en ce monde, présentent des avantages, mais aussi des inconvénients ; voyant cette lacune dans la culture du magnétisme, je conseillai à M. Durville et à quelques amateurs qui fréquentaient comme moi ses séances de magnétisme, de fonder une société pour résister aux hypnotiseurs qui, alors, faisaient grand bruit.

Je dressai un projet de statuts et règlements qui fut discuté et considérablement revu et corrigé, en tout cas, modifié.

Et la *Société magnétique de France* fut constituée en 1887.

Cette société s'est maintenue, existe encore et je crois qu'elle est toujours en progrès, mais je ne sais pas exactement quel est son état actuel de prospérité matérielle et morale, car je ne m'en occupe plus. Si les motifs de ma retraite peuvent intéresser quelques lecteurs, je n'ai aucune raison de les cacher.

D'après les quelques lignes que j'ai écrites au commencement de cet article, on aura compris sans peine que je ne suis pas partisan des corporations officielles. A parler sans détour, je les considère comme les vampires de la religion, de la science et du peuple.

J'ai donné les raisons et les preuves à l'appui de mon opinion, pour la religion, dans une série d'articles sur le *Problème religieux*, publié dans la *Revue Spirite* de 1909.

Je les ai données en détail pour la science dans diverses revues magnétiques, spirites et autres, et je les donnerai quelque jour en bloc.

Ai-je tort ? Ai-je raison ? Peu importe. L'essentiel est que tout honnête homme doit mettre sa conduite en accord avec ses idées. J'ai toujours fait mon possible pour réaliser cet idéal et j'y ai tout sacrifié.

Or, quelques années après la création de la Société et de l'Ecole de magnétisme, M. Durville a fait reconnaître, non pas la société, — nous n'en sommes pas là — mais l'école, et l'a inféodée à l'Université. Je n'avais donc qu'à me retirer, et je l'ai fait.

L'Ecole et la Société continuent de fonctionner. L'école irait-elle mieux ou plus mal si elle était restée libre ? La Société serait-elle plus ou moins prospère si les statuts que j'avais proposés avaient été adoptés avec moins de modifications ? Dans l'état actuel des choses et des personnes, n'y aurait-il pas lieu de créer d'autres Sociétés de magnétisme et de spiritisme ? Ce sont là des questions qui mériteraient d'être examinées.

***

L'Avenir des sociétés de magnétisme. — A mon avis, malgré les apparences, les obstacles à surmonter sont bien plus considérables qu'ils ne l'ont jamais été.

Du côté des corps savants, ils n'ont pas plus diminué que leur part du bud-

get. Mais ce n'est là que la moindre des choses: Il faut à une science la lutte pour qu'elle en sorte *vigorisée*, épurée.

Du côté du public, c'est bien autre chose.

Quand je repasse dans ma mémoire les thèses, les rapports, les correspondances, les écrits divers des membres de la *Société du Mesmérisme de Paris*, de 1844 à 1859, j'y vois, d'une part, une orthographe qui laisse quelquefois à désirer et du français pas toujours très correct ni élégant, même de la part d'officiers de santé et de docteurs ; mais, d'autre part, j'y trouve une curiosité saine et réelle, un sincère amour du vrai, du zèle, du dévouement, quelquefois, mais rarement, un peu d'enthousiasme, d'exaltation ; j'y constate une observation attentive des faits, un soin minutieux dans l'institution des expériences, un jugement sûr, un raisonnement droit. Et je me demande: Y a-t-il encore de tels hommes parmi nous ?

Je regarde autour de moi et je vois deux sortes de gens.

Les uns, absorbés par le travail : 1° pour satisfaire leurs besoins individuels, réels ou imaginaires, toujours plus nombreux et plus difficiles à contenter; et 2° surtout pour pourvoir aux besoins de l'insatiable Etat pour suer les cinq milliards annuels du budget républicain !

Les autres, tout occupés à se partager le gâteau budgétaire, à s'emparer de la meilleure portion, à mener ainsi joyeuse vie, à rivaliser de luxe entre eux, à *briller* par tous les moyens, honnêtes si possible, car il y a encore quelques gendarmes, mais malhonnêtes s'ils ne peuvent faire autrement.

Et je me dis : Non ; ces hommes-là ne pourront ou ne voudront se consacrer à une œuvre vraiment noble et désintéressée.

On les verra bien souscrire pour les victimes d'inondations, d'éruptions volcaniques, de tremblements de terre, un peu par bonté de cœur naturelle, mais surtout afin que leur nom paraisse dans les journaux, et parce que ce n'est qu'un sacrifice d'un moment.

On les verra encore, et pour les mêmes raisons, souscrire pour des *avions* militaires, tout en se disant et se croyant peut-être antimilitaristes et antipatriotes.

On les verra même commettre des crimes, afin que, non seulement leur nom, mais leur portrait soit livré à la publicité ; afin que les journaux les *interviewent* et parlent d'eux.

Mais il ne faut pas espérer d'eux un travail de longue haleine, un dévouement constant à une œuvre obscure, à plus forte raison à une œuvre décriée par l'Église et l'École.

D'ailleurs, ils n'en voient pas l'utilité. Tous, du plus petit au plus grand, du plus riche au plus pauvre, ont été officiellement écolés. En conséquence, ils croient savoir tout ce qu'il est utile et possible de connaître ; ils n'ont plus rien à apprendre ; ils s'imaginent qu'il n'y a rien au delà des scien-

ces positives, qu'ils ont lues, sinon apprises dans leurs manuels, qu'on leur a serinées pendant dix à vingt années, et qui sont entrées par une oreille et sorties par l'autre. C'est sans doute pour cela que la nature nous a donné deux oreilles.

Même en province, où la vie est moins *intense* qu'à Paris, il n'est guère possible de grouper des hommes pour un but élevé et désintéressé. J'en ai fait l'essai.

Ayant passé, il y a deux ans, trois à quatre mois dans une ville de l'ouest assez importante, où il y a beaucoup de spirites épars, je leur conseillai de se grouper en une société organisée, comme il est devenu facile d'en établir avec la législation actuelle ; mais cette législation est venue trop tard, peut-être intentionnellement, qui sait ?

Tous et chacun approuvaient mon idée, mais personne ne faisait rien pour la mettre en exécution.

Pour mouvoir ce corps — ou plutôt cette poussière — sans âme, je rédigeai un projet de statuts et règlements, qui fut approuvé par les moins apathiques ; mais quand il fut question de l'appliquer, de constituer un bureau, les plus capables d'en faire partie se récusèrent ou se retirèrent, et je dus renoncer à mon projet.

J'ai encore cette ébauche de statuts dans mes papiers. Si quelqu'un, plus optimiste que moi, voulait essayer d'organiser une société spirite, je pourrais la mettre à sa disposition. Il ne faut jamais désespérer : qui sait si un revirement de l'opinion publique ne se produira pas, peut-être plus tôt qu'on ne s'y attend ?

ROUXEL.

Figures d'Outre-Manche

SIR WILLIAM CROOKES

C'est un caractère malheureusement trop peu connu en France. Son influence sur les sciences a été immense et spécialement sur la science spirite. C'est un savant du plus noble caractère. Nos journalistes vont jusqu'à le dire : Un grand visionnaire.

Son premier ouvrage fut publié alors qu'il n'avait pas vingt et un ans, et il ne s'agit pas certainement de poésies légères, mais bien d'un copieux mémoire et suffisamment rébarbatif pour les incompétents : les phénomènes de la polarisation de la lumière.

Depuis cette époque jusqu'à ce jour — et W. Crookes qui vient d'entrer dans sa quatre-vingtième année est toujours le même arbre robuste —

savante curiosité s'est employée dans tous les documents : tour à tour il étudie la métallurgie de l'or et de l'argent; les phénomènes optiques de l'opale; la photographie théorique et pratique; la désinfection et la prévention de la peste du bétail ; la question de l'eau de consommation pour la ville de Londres ; les engrais chimiques ; l'extraction de la glucose des betteraves; le problème de la disette éventuelle des grains.

Les premiers témoignages d'intérêt que W. Crookes porte aux sciences psychiques datent de 1870-1871. Après des investigations conduites selon la méthode scientifique la plus rigoureuse, il conclut: Les expériences que j'ai faites me paraissent définitives pour établir l'existence d'une nouvelle force, en quelque manière inconnue, en contact avec l'organisme humain, et que nous appellerons la force psychique.

Les expériences auxquelles il soumit son médium d'alors M. Home, sont universellement connues. Voici les résultats qu'il acquit dès lors:

I. — Production de sons sur des instruments de musique (accordéons) sans intervention humaine et dans des conditions de nature à empêcher le jeu des touches de l'accordéon par contact.

On connaît cette expérience curieuse qui n'a jamais été répétée depuis, je crois.

L'accordéon était placé dans un cylindre de fils métalliques largement espacés et permettant ainsi un libre contrôle aux spectateurs. Le médium, M. Home, en tirait des sons distincts au simple contact de la main droite. A ce moment Crookes mit la cage métallique en connexion avec *un fort courant électrique* sans en prévenir le médium dont la main évidemment était hors de contact. L'expérience se produisit de la même façon sans que l'expérimentateur puisse dire ou non si le courant électrique en favorisait le développement. Le médium obtint de même façon, par simple apposition d'une main, une charmante mélodie en vogue, jouée, est-il dit, dans la perfection.

La seconde expérience dont le retentissement fut énorme dans le monde savant, a pour résultat l'altération du poids d'un corps solide sous l'influence du courant psychique. Cette expérience avait nécessité l'emploi d'un appareil ainsi composé : Une planche horizontale dont une extrémité repose normalement sur une table, l'autre étant fixée au plafond par une corde, reliée à un peson ordinaire enregistrant la différence de pression ou de poids. Au plus léger contact des doigts de l'opérateur, l'aiguille du peson enregistrait des différences telles qu'elles ne peuvent être imputées qu'à des vagues de force psychique. L'aiguille accusait à certains moments une différence de pesée de 3 kilogrammes au point mort. Et le professeur, à titre d'indication, étant monté lui-même sur la planche en ce point, le poids total de son corps soit 70 kilogrammes n'influa sur le peson que d'un kilo, ce qui permet d'évaluer la force psychique émanée du médium à 140 kilogrammes.

Nous arrivons maintenant dans le même ordre d'idées à la matérialisation de la figure à laquelle on donna le nom de *Katie King* vers 1873 ou 1874.

Le professeur Crookes photographia heureusement cette forme, dans son propre laboratoire, à la lumière électrique d'un côté et au magnésium de l'autre afin d'en adoucir les ombres. Il imagina même à plusieurs reprises de la clicher simultanément avec cinq appareils, qui donnèrent chacun leur résultat, mais évidemment chacun sous leur angle d'incidence. Il y avait 32 épreuves, qui ont été examinées par de nombreux témoins et en particulier par W. Stead, ami de l'opérateur. Ces épreuves ont été détruites accidentellement beaucoup plus tard.

Il est fort regrettable qu'un esprit aussi scientifique et d'une telle autorité semble avoir déserté momentanément l'étude des phénomènes psychiques. La malveillance générale qui entoure ce genre de spéculations n'était pas, au contraire, de nature à le rebuter.

Il retourna aux études chimiques qui l'attiraient. En 1861 il avait découvert le thallium, un corps simple appartenant au groupe du soufre, voisin du plomb par ses propriétés, et auquel par un hommage à son inventeur, les chimistes donnent le nom de crookésite.

Il fonda plusieurs journaux de sciences qui eurent des carrières diverses, dont un, le *Chimical News* est en pleine prospérité. C'est de cette époque, c'est-à-dire durant le dernier quart du XIX^e^ siècle, que datent ses autres études sur la matière radiante, sur la sadolinite, le radiomètre, etc.

Une des dernières monographies du savant parut en 1909 et eut pour sujet le diamant. A deux reprises, en 1896 et 1905, en vue de réunir les documents nécessaires à cette étude il fit un long voyage en Rhodésie et visita Kimberley. En refaisant la genèse du diamant, la partie la plus intéressante de l'ouvrage est celle où l'auteur parle de l'expérience du professeur Moissant, hélas ! disparu aujourd'hui.

On se rappelle le tapage énorme que fit en France et dans le monde cette nouvelle découverte du diamant synthétique et la campagne bruyante et pitoyable des journaux quotidiens.

Il est réconfortant de voir que nos découvertes sont appréciées à l'étranger et nos hommes cotés à leur mérite. W. Crookes reconnaît formellement la valeur de cette découverte, sous la réserve que ces diamants sont d'abord d'une ténuité microscopique, ensuite sujets à l'éclatement que connaissent aussi les vraies pierres. Des photographies de diamants artificiels de Moissant sont encartées dans sa monographie. « Comme lustre, cristallisation, propriétés optiques, densité et dureté, les diamants de Moissant sont identiques au diamant naturel. » Comment en pourrait-il être autrement et qui a pu supposer que la Société des mines de Kimberley ait pu donner les mains à une jonglerie ?

Ses dernières contributions dans le *Journal des Sciences* et dans *la Nature* (édition anglaise) comme dans le *Chimical Society Journal* ou le *Journal de Recherches Psychiques* sont très régulières. Dévitrification des silicates; volatilisation des métaux du groupe platine; étude du spectre du boron, sollicitent tour à tour ses recherches.

Ses ouvrages appartiennent aujourd'hui au trésor commun. M. M. Maeterlinck en a fait tout récemment aimer la curieuse idéologie. C'est quand il dit :

« Figurez-vous quelle idée nous nous ferions des objets qui nous entourent, si nos yeux, au lieu d'être sensibles à la lumière du jour, ne l'étaient qu'aux vibrations électriques et magnétiques. Le verre et le cristal deviendraient alors des corps opaques, les métaux seraient plus ou moins transparents, et un fil télégraphique suspendu dans l'air paraîtrait un trou long et étroit, traversant un corps d'une solidité impénétrable. Une machine électrodynamique en action ressemblerait à un incendie, tandis qu'un aimant réaliserait le rêve des mystiques du moyen âge et deviendrait une lampe perpétuelle, brûlant sans se consommer et sans qu'il faille l'alimenter, de quelque manière que ce soit. »

Curieuse spéculation sur l'arbitraire de nos sens.

Sir William Crookes (on sait que le *Sir* devant un nom constitue en Angleterre un titre honorifique) élevé à cette dignité en 1897, a reçu en 1910 l'ordre du mérite. Il est depuis de longues années « Fellow of the Royal Society », et en fut plusieurs fois secrétaire. Il a exercé son professorat à Cambridge, en Irlande, et au Cap. Il fait partie de toutes les sociétés savantes des trois royaumes : Société Britannique, Société de l'Institut Électrique, Société Chimique, Métallurgique, Société de Pharmacie, Société Philosophique.

Il est correspondant à l'étranger de toutes les Académies savantes à commencer par notre Institut (Section de l'Académie des Sciences) et notre Société d'Encouragement pour l'Industrie, jusqu'aux Académies de Rome, de Bucarest, d'Upsall, voire même de Mexico, de l'Afrique du Sud et de la Nouvelle-Galles.

Sir William Crookes est une des plus belles figures de l'intelligence humaine. De lui comme de Henri Poincaré, son ami, on peut dire qu'il a fait le tour de la science.

M. RICHARD NICOLAS.

DE LA CROYANCE EN DIEU

Aimer Dieu, c'est le voir dans sa vaste nature,
Dans ses soleils brillants, ses mondes nébuleux,
Dans tout ce qui revèt sa moindre créature,
Et qui fait que la fleur vers lui tourne les yeux.

X...

Avant de discuter, il faut s'entendre sur les mots : C'est le plus sûr moyen de ne pas s'anathématiser.

Croyez-vous en Dieu, me disait un interlocuteur, qui pensait m'embarrasser par cette question ?

Cela dépend, lui dis-je. Si vous entendez par Dieu l'être partial et malfaisant que les hommes ont fait à leur image, qui habite des cieux imaginaires, a créé l'enfer horrible et le Paradis béat, qui induit les hommes en tentation pour mieux les perdre, je vous avoue que je n'y crois pas.

Les religions qui existent sur toutes les parties du globe ont créé une cohue de plus de 300 dieux, plus ridicules et plus malfaisants les uns que les autres, qui n'ont rien de commun avec l'idée que tout homme sensé se fait de la divinité, et auxquels je m'honore de ne pas croire. Je ne peux voir Dieu, tel que je le comprends, dans aucun des membres de cette mascarade céleste.

Je vais essayer de donner une idée logique et compréhensible du Dieu, généralement incompris, auquel je crois, et qu'on peut définir : Dieu dans la Nature.

Celui-là ne demande pas une adoration superstitieuse et servile; il échappe à notre entendement, ainsi que la conception de l'infini.

On peut par le raisonnement, comme l'a fait Allan Kardec, parvenir à déterminer ses attributs, mais sans arriver à le définir d'une façon très compréhensible.

Une chose cependant dont on doit être convaincu, c'est que l'Éternel Géomètre ne procède pas arbitrairement, et que tout dans l'Univers est déterminé par des règles fixes.

Il a trop sagement organisé le monde matériel pour qu'on puisse critiquer ses méthodes organisatrices, et espérer changer, par un désir exprimé, le cours des choses, et modifier notre destinée.

Il n'est pas difficile de déterminer par l'observation et l'analyse que Dieu, l'Univers et l'Homme sont identiques. Beaucoup de grands génies ont pressenti cette vérité.

Cette triplicité comprend l'accord des trois principes essentiels de la Nature qui sont :

1° Dieu et les âmes, principe actif et moteur ;

2° La Matière, principe passif et mû ;

3° Les Mathématiques, principe neutre et régulateur.

L'existence de Dieu se prouvera de plus en plus par un ordre social meilleur, où il y aura moins d'égoïsme, plus de justice et de vérité, et d'où la misère et les iniquités sociales auront disparu.

Ce à quoi nous devons croire avant tout, c'est à la marche progressive, par laquelle l'être humain, par son travail et ses efforts, arrivera à augmenter ses connaissances et à s'élever dans l'échelle des êtres, et conséquemment se rapprochera de la divinité.

La croyance aux vies successives et au progrès indéfini de l'Être, nous fait inférer qu'il existe dans le monde spirituel ou invisible, une véritable hiérarchie, et qu'au-dessus de nous, pauvres humains, gravitent, commandent et ordonnent des légions d'êtres supérieurs à nous, en savoir et en sagesse, pratiquant depuis longtemps l'Univers, ayant des pouvoirs insoupçonnés de nous, et qui ont mission de conduire l'humanité vers ses destinées, l'aidant dans sa marche ascendante, comme nous, dans notre sphère d'action, nous aidons nos frères inférieurs moins évolués.

Arriver à reconnaître l'influence exercée sur nous, par ces aides invisibles, maîtres ou guides, c'est déjà un peu comprendre Dieu. Ces grands êtres sont d'ailleurs divinisés dans la plupart des endroits où ils se manifestent.

Je crois que dans l'état actuel de notre savoir, il n'est pas nécessaire de nous diviser en déistes et en athées, lorsqu'au fond nos idées diffèrent peu. Ce qui doit surtout appeler notre attention et constitue un danger social, c'est l'armée des matérialistes aux doctrines dissolvantes, qui nient chez l'être humain toute responsabilité.

Nous avons besoin de rester unis et de ne pas nous diviser sur des mots pour soutenir un jour prochain les luttes suprêmes, d'où doivent émerger les bases de la foi nouvelle qui régénérera le monde :

Croyance à la dualité de l'Être, à l'immortalité de l'âme et à la pluralité des existences, principes essentiels qu'il nous faut prêcher et répandre.

Dans notre époque de matérialisme à outrance, parmi les négateurs les plus obstinés, j'en trouve peu qui ne soient pas quelque peu déistes, lorsqu'on leur explique que Dieu, Providence et Nature sont une seule et même chose.

Parce qu'un sceptique refuse de reconnaître comme sensés les actes de cette multitude de prétendus croyants de tout acabit, qui s'engouffrent dans les temples pour implorer leur Dieu dans le besoin ou dans le danger, ce n'est pas une raison pour lui octroyer un brevet d'athéisme, et le traiter de mécréant.

Appliquons-nous à comprendre l'œuvre créatrice par l'étude et l'observation, pénétrons-nous du rôle qui nous est dévolu sur cette terre, et travaillons non seulement à assurer notre bonheur particulier, mais encore celui de nos frères en humanité.

Soyons bien pénétrés de la pensée qu'une grande métamorphose sociale est, non seulement nécessaire, mais indispensable, et demande de la part des détenteurs de la fortune d'importants sacrifices en faveur des déshérités : voilà le meilleur acte de foi.

Tous ceux qui pensent ainsi, qu'ils le veulent ou non, je leur décerne un brevet de déistes et de croyants ; car ils travaillent à la grande cause de la fraternité humaine.

Si quelques-uns d'entre eux raillent et jugent sévèrement les despotes qui implorent la divinité pour le succès de leurs armes, et lui chantent des *Te Deum* pour la remercier de leurs victoires, loin de les accuser de manquer de foi, je déclare que ce sont des sages et de véritables croyants, qu'on ne saurait trop féliciter de leur courage et d'avoir écouté la voix de leur raison car comme l'a dit Allan Kardec : Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face, à tous les âges de l'Humanité.

***

Corollaire

Comment faire pour comprendre Dieu ?

Je donnerai à ce sujet quelques conseils empruntés à nos maîtres, dont la méditation facilitera considérablement la compréhension de la divinité.

1° Ne pas croire la nature bornée aux moyens connus ;
2° Explorer en entier le domaine de la Nature ;
3° Observer les choses qu'on veut connaître et non les imaginer ;
4° Douter et consulter l'expérience ;
5° Aller du connu à l'inconnu ;
6° Procéder par analyse et synthèse ;
7° Croire que tout est lié, unitaire dans le système de l'Univers.

Attributs de Dieu

Il ne suffit pas de croire en Dieu, il faut le chercher dans ses œuvres :

1° Direction intégrale du mouvement ;
2° Économie de ressorts ;
3° Justice distributive ;
4° Universalité de Providence. Unité de système.

EDMOND BENOIT.

La Quintessence de la Doctrine Catholique

(*Suite*)

Venons maintenant au principe de la catholicité :

Hors de l'Eglise pas de Salut !!!

Voilà la pierre fondamentale de l'édifice. Si une fois on parvient à l'arracher, la ruine totale du catholicisme est inévitable.

L'Eglise se prétend l'unique dépositaire de la vérité absolue ; elle la détient, par faveur spéciale, par une révélation qui, depuis près de deux mille ans, n'a point cessé et se continue par la bouche des papes, grands vicaires de Dieu sur la terre. Hors de l'Église pas de salut ! Elle seule peut conduire les âmes dans le chemin du ciel. Elle est une bonne mère et, à tout prix, elle veut nous sauver, même malgré nous. Elle prétend avoir reçu du Christ la mission de poursuivre l'erreur, de contrôler toute pensée humaine, et de contraindre les rebelles par la violence, de les éclairer, malgré qu'ils en aient, fût-ce à la lueur des bûchers. Telle est la doctrine dans toute sa rigueur et dans toute sa logique.

Et c'est cette doctrine qui a amené l'Eglise à prendre le contre-pied de la doctrine qu'elle prétend prêcher, de la doctrine d'amour, de justice et de sincérité. Un despote ne peut pas être moral, parce que pour lui les droits d'autrui n'existent pas...

L'Eglise ne peut donc admettre la contradiction. La manifestation de toute foi contraire l'irrite et l'excite à la violence ; aussi Jean-Jacques Rousseau a pu dire avec raison :

« *Il est impossible de vivre avec des gens qu'on croit damnés ; les aimer serait haïr Dieu, qui les punit ; il faut absolument qu'on les ramène ou qu'on les tourmente.* »

***

Pendant quinze siècles, la foi s'est propagée comme un incendie. Ses apôtres ont été des Inquisiteurs, les bûchers ont été ses étapes. Pendant quinze siècles, on a supplicié les hérétiques, brûlé les juifs, torturé les sorcières. Pendant quinze siècles, ces horreurs se sont multipliées sur presque toute la surface du globe, en France, en Italie, en Allemagne, en Espagne, dans l'Inde, en Amérique ; avec la croix elles ont paru à Goa ; avec la croix elles se sont implantées au Mexique ; avec la croix elles ont envahi le Pérou ; pendant quinze siècles, ces œuvres de démence se sont accomplies régulièrement, périodiquement, au grand jour, sur les places publiques, par l'or-

dre des magistrats légitimes, avec l'assentiment de toutes les puissances ecclésiastiques, le concours des ordres monastiques, l'approbation des autorités diocésaines, au son des cloches, au chant des cantiques, au bruit des processions, au nasillement des psaumes, et par suite de la sollicitation expresse des évêques et des papes. Nulle voix n'a protesté, nulle autorité ne s'est interposée, nul concile ne s'est ému, nul désavœu n'est venu de Rome, nulle censure n'est partie de Bâle, de Constance ou de Trente. Qu'on cite un canon, un schéma, un mandement, une bulle, un bref ? Pour enflammer la rage des bourreaux, on en trouvera des millions ; pour la réprimer, pas un.

Oui, pendant quinze siècles l'Eglise est allée à travers le monde son dogme dans une main, un tison dans l'autre, et disant à quiconque avait encore l'insolence de penser : « Crois ou meurs ! »

« Que les hommes croient ou qu'ils meurent? Que les peuples soient mes esclaves ou qu'ils meurent ! Que l'univers entier soit catholique ou qu'il disparaisse ! »

***

Vieilles histoires ! nous objecteront peut-être des âmes naïves. Pourquoi rendre la religion responsable de la férocité des hommes ? L'Église n'est pas plus responsable de toutes les horreurs qu'on lui reproche, qu'une mère l'est des fautes, des méfaits, des crimes de ses enfants.

A quoi sert d'ailleurs de s'indigner des crimes d'un fanatisme qui n'est plus de notre temps. Est-ce que les lumières actuelles et l'adoucissement général des mœurs permettraient, même aux plus exaltés et aux plus audacieux de nos jours, de renouveler les persécutions religieuses, et n'est-il pas sage d'en couvrir la mémoire d'un voile, plutôt que de les exhumer comme un avertissement donné à un siècle qui n'en a que faire?

On pourrait admettre ce langage si le fanatisme catholique avait été semblable au fanatisme des autres cultes. Mais il n'en est rien. Beaucoup de religions n'ont jamais persécuté. Le Bouddhisme a souffert persécution et n'a point persécuté. La religion de Confucius n'a point persécuté. La religion de Lao-Tseu n'a point persécuté. Un grand nombre de religions ont été persécutrices par accès, à de rares intervalles, et contrairement à leur caractère. Ainsi la Grèce a condamné Socrate, et c'est le seul acte d'intolérance qu'on lui reproche (1). La religion catholique, au contraire, est la seule

(1) Il faut remarquer que la condamnation de Socrate avait un caractère politique plutôt que religieux. On le frappait, non pas à cause de ses opinions elles-mêmes, mais parce qu'on en redoutait l'effet sur le patriotisme local ou national des Grecs, parce qu'on craignait qu'en ébranlant la foi aux dieux de la cité, elles ne contribuassent à rendre les Athéniens plus faciles à la défaite.

qui, tant qu'elle a été libre et souveraine, depuis Constantin jusqu'à la Révolution française, *a toujours persécuté, partout persécuté, a mille fois plus persécuté à elle seule que toutes les autres religions ensemble.* Qu'en conclure, sinon que son esprit est un esprit persécuteur et que le fanatisme est de son essence? Oui, avec la doctrine de la damnation éternelle et le précepte évangélique du *Compelle intrare*, tout catholique logique doit être persécuteur.

Saint Dominique, Pie V, Philippe II, Torquemada, Charles IX étaient des catholiques logiques. Les faits le crient...

***

Le crime d'intolérance et de persécution religieuse peut être légitimement mis à la charge de toutes les communions chrétiennes. Toutes ont leurs pages sanglantes et personne n'ignore combien de sang ont coûté à l'humanité les aberrations du fanatisme et combien sont implacables les guerres de religions ou de sectes... Des mesures d'oppression pèsent encore aujourd'hui sur les Juifs en Russie et en Roumanie; dans tous les pays protestants, les libres penseurs, les spirites, subissent toutes les persécutions que les sectaires du protestantisme réservent à ceux qui refusent de considérer le mouvement de la Réforme comme le dernier terme de l'évolution philosophique, et Luther et Calvin comme de nouveaux papes dont il faudrait subir l'intolérance et le fanatisme.

Toutefois, il est juste de reconnaître que les églises protestantes avouent leurs péchés passés d'intolérance, et les regrettent profondément. Ainsi le 1er novembre 1903, l'Eglise réformée tout entière a fait amende honorable et s'est inscrite solennellement contre un acte abominable d'intolérance, la mise à mort de Michel Servet qui déshonora Calvin.

C'est pour déplorer l'exécution de ce malheureux que le protestantisme tout entier s'est uni et a inauguré près de Genève, à Champel, commune de Plainpalais, un monument expiatoire, à l'emplacement même où l'intolérance calviniste brûla, en 1553, le théologien qu'elle avait condamné.

Sur le sable du granit, on a gravé une inscription expiatoire rappelant le crime de Calvin et le condamnant au nom de la liberté de conscience.

Si l'église catholique s'abstient de persécuter, c'est qu'elle n'est pas assez forte pour faire ce qu'elle voudrait; mais elle maintient toujours le principe de la persécution religieuse, non seulement parce qu'elle n'exprime aucun regret de sa conduite passée, encore moins parce qu'elle ne condamne en aucune façon son ancien système de politique.

Quelle stupéfaction saisirait le monde catholique, si Pie X faisait, par exemple, élever en face du Louvre le monument expiatoire de la Saint-Barthélemy???

(*A suivre.*) HENRI CONSTANT.

La Belle et la Bête

La Bête, c'est mon corps, et la Belle est mon âme.
Je sais, entre les deux, laquelle il faut choisir ;
L'une aspire au progrès, l'autre demeure infâme,
L'une veut le bonheur, et l'autre le plaisir.

Je déteste la Bête et j'adore la Belle !
Et pourtant, ici-bas, faible et sans volonté,
A sa touchante voix, souvent je fus rebelle...
Et la Belle a pleuré sur mon iniquité !

Et quand s'élève, au soir, sa plainte déchirante,
Parfois je voudrais voir la fin de son tourment ;
Les derniers soubresauts de la bête expirante,
Le premier vol de l'âme au sein du firmament !

EDOUARD SCHÆFFER.

Causeries Philosophiques

L'Intelligence organisatrice du monde sidéral

Dans de précédentes causeries nous avons fait remarquer que l'Intelligence se distingue particulièrement des autres substances en ce qu'elle poursuit un but avec des moyens appropriés pour l'atteindre. Nous l'avons observée en action dans l'homme ; nous avons reconnu ensuite son cachet dans les œuvres humaines, et plus tard, par son contraste avec les effets des forces aveugles, nous lui avons attribué l'organisation du monde vivant. Mais celui-ci n'étant pas un produit de l'Intelligence humaine, est dû forcément à une Intelligence que nous avons appelé *extérieure* par opposition à celle de l'homme et des animaux qui est *intérieure*. Cela nous a porté à admettre que cette substance est répandue dans tout l'Univers. Nous allons examiner si son intervention se remarque dans d'autres domaines que ceux passés déjà en revue.

Nous pouvons observer le désordre sur le globe, par exemple lorsque survient une inondation, une avalanche, un tremblement de terre, un

cyclone, un éboulement, etc., où se révèlent des forces déchaînées et aveugles semblables dans leurs effets à ce qui se produit lorsqu'un train déraille. Contrastant avec le désordre, nous pouvons observer aussi un ordre parfait dans la rotation de la Terre sur elle-même qui produit la nuit et le jour, dans son mouvement autour du soleil d'où résultent les saisons, dans celui de la lune, des autres planètes et de tous les corps célestes, mouvements si bien réglés qu'ils s'exécutent avec la précision la plus grande et que nous ne voyons jamais se produire les cataclysmes souvent prévus par les astronomes lors de l'apparition d'un astre perturbateur. De cet ordre, qui est par lui-même un but, découlent l'habitabilité des planètes et leur conservation. Il révèle une intervention intelligente pour son établissement, car il ne saurait être expliqué par le simple effet de forces aveugles.

Les mouvements des globes dans l'espace peuvent être comparés à un mouvement d'horlogerie dans lequel le ressort-moteur et les rouages nous seraient cachés. Toute pièce d'horlogerie est un produit de l'intelligence humaine et nous ne voyons aucune production naturelle qui lui ressemble de près ou de loin. La mécanique céleste est encore plus parfaite, mieux réglée, et nous ne pouvons pas concevoir qu'une force aveugle puisse produire rien de semblable. Aussi bien que le contraste ci-devant exposé, l'analogie nous porte à considérer les mouvements sidéraux comme dus à une intervention intelligente dont ils attestent l'existence.

Dans une pièce d'horlogerie, le mouvement est produit par le ressort, mais il s'affolerait s'il n'était réglé par le balancier. Les différences de température produisent des perturbations corrigées par l'emploi de métaux inégalement dilatables. Le tout est calculé en vue de la régularité du mouvement. Les mouvements des astres sont soumis aux lois de l'attraction qui s'exerce en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances. L'équilibre résultant de cette seule force est essentiellement instable, et il ne pourrait, de lui-même, s'établir, ou se rétablir une fois troublé. Toute perturbation ayant pour effet de diminuer certaines distances et d'en augmenter d'autres dans le sens opposé, ne pourrait que détruire sans rémission l'équilibre existant si une force correctrice ne venait immédiatement le rétablir. Il y a donc d'autres forces agissantes et, tout comme dans une pièce d'horlogerie, l'ensemble est combiné en vue de la régularité du mouvement. Cette combinaison de forces en vue d'un effet déterminé ne peut être que le résultat de calculs très précis pour l'ensemble et pour chacune des parties. De telles opérations sont le propre de l'Intelligence et révèlent son intervention. Des forces aveugles, en combinant leurs effets, ne sauraient produire constamment de l'ordre et de la régularité si aucune intelligence ne les dirige et calcule les conséquences de leur action.

On est donc fondé à considérer le monde sidéral comme réglé par une

Intelligence supérieure, extérieure évidemment au monde vivant. Mais le monde vivant et le monde sidéral sont-ils les seuls domaines où se manifeste l'intervention de cette Intelligence extérieure ? Nous ne le pensons pas. Nous pensons que rien de ce qui existe ne lui est scellé, de même que rien n'est scellé à l'activité humaine partout où elle peut atteindre. Cela ne veut pas dire cependant qu'elle intervienne en tout et partout. On doit rechercher, dans chaque cas, ce qui peut lui être attribué et le distinguer d'avec ce qui est plutôt l'effet pur et simple de forces aveugles.

Les phénomènes de cristallisation

Le monde vivant et le monde sidéral, par leurs merveilles, leur majesté, leur harmonie à la portée de tout le monde, provoquent facilement l'admiration de ceux qui les contemplent et les portent à y reconnaître instinctivement les marques d'une Intelligence supérieure. Il y a d'autres parties de la création plus cachées, plus difficilement observables, nécessitant, pour être connues, des études spéciales et abstraites, difficiles à aborder et qui, par cela surtout, ne provoquent pas le même enthousiasme et les mêmes sentiments de vénération. Les cristaux sont de ce nombre. Leur étude nous révèle bien des choses admirables et surprenantes. Mais il faut assez souvent les chercher avec la loupe ou le microscope. Elles n'éclatent pas facilement et à tout instant à nos yeux. Nous n'arrivons, la plupart du temps, à les connaître que par le travail de savants vulgarisateurs et par les figures de leurs ouvrages.

Nous apprenons alors que, dans certaines conditions de milieu favorables, chaque corps prend une forme déterminée, souvent élégante, qui le caractérise et relève en même temps des lois de la géométrie. Il est terminé par des surfaces planes, à la différence des corps bruts dont les surfaces sont irrégulières. Les angles formés par ces surfaces planes sont constants pour un même cristal.

L'étude des cristaux forme toute une science qui permet de déterminer la nature des corps d'après leur forme cristalline et qui repose sur des lois précises.

La formation des cristaux a certains rapports, quoique éloignés, avec les lois de la vie. De même que, dans l'organisme vivant, chaque molécule va prendre la place voulue pour former ici des os, là des cartilages, ailleurs divers autres tissus, dans le cristal elle se place de manière à donner à celui-ci la forme qu'il doit avoir. Mais l'organisme vivant élabore la molécule ; pour le cristal, il faut qu'elle se trouve toute formée dans le milieu. Il n'y a d'analogue que la force qui dirige la molécule et la place à l'endroit qu'il faut pour la bonne harmonie de la construction à édifier. Le cristal se répare de lui-même à la manière de l'être vivant ; mais c'est toujours cette

force inconnue qui, dans l'un et l'autre cas, dirige et place la molécule. Dans l'organisme vivant, il y a une élaboration qui ne se rencontre pas dans la formation du cristal.

Malgré bien des suppositions, on ne connaît pas la nature de cette force qui dirige et place les molécules, et préside en même temps à la forme que la construction doit avoir. La simplicité des forces aveugles fait que, lorsqu'elles sont libres, elles agissent plutôt suivant une ligne droite. Ici le mouvement est beaucoup plus complexe et il est combiné en vue d'un but déterminé, ce qui est la caractéristique d'une intervention intelligente.

Nous ne voulons pas dire par là qu'une intelligence soit présente et organise elle-même le cristal. Nous avons fait remarquer précédemment que l'intelligence est absente chez le végétal, mais qu'elle a organisé les forces qui président à son développement. Il pourrait en être de même pour les forces qui président à la formation du cristal.

La question qui se pose est donc de savoir si la formation des cristaux est due à l'action pure et simple de forces aveugles, ou bien si les forces qui y président ont été intelligemment organisées en vue de l'effet qu'elles produisent.

L'atome

La question que nous venons de poser pour le cristal se présente également pour l'atome. Celui-ci est la base de toutes les combinaisons chimiques. Ces combinaisons ne s'effectuent pas au hasard, dans des proportions arbitraires, mais bien suivant des rapports simples et définis ; elles forment des séries de corps dont le nombre est ainsi limité aux termes de la série. En dehors des termes de chaque série, aucune combinaison n'est possible ; il n'y a que des mélanges. On s'explique difficilement que des circonstances purement accidentelles puissent aboutir à une formation régulière et limitée des corps matériels. On peut donc se demander s'il n'y a pas, dans ce fait, la trace d'une intervention intelligente.

On s'accorde aujourd'hui pour reconnaître que l'atome est un composé dissociable ; mais on croit généralement qu'il est formé d'un élément primitif combiné avec lui-même. Cela ne nous paraît pas possible. Nous pensons plutôt qu'il réunit divers éléments. Quoi qu'il en soit, du fait qu'il est dissociable, il en résulte qu'il est périssable et aussi qu'il n'existe pas de toute éternité. Il a donc été formé à un moment donné, quelque éloignée que puisse être cette formation et quelles que soient les époques où elle s'est produite. On peut donc se demander si cette formation a eu lieu sous l'action pure et simple de forces aveugles, ou si une intelligence est intervenue pour régulariser et limiter sa composition en vue d'un but déterminé, but qui paraît ressortir des effets observés.

La pesanteur

De ce que nous venons de dire, il ne faudrait pas conclure que, selon nous, l'Intelligence universelle est intervenue en tout et partout. Nous cherchons plutôt à reconnaître les traces qu'elle laisse dans ses œuvres et à délimiter son action. La pesanteur contribue puissamment à la constitution des globes ; elle maintient à leur surface les matériaux et les êtres vivants ; elle empêche leur atmosphère de se dissoudre dans l'espace infini. Elle concourt ainsi à un but qui ne saurait échapper. Mais les lois qui la régissent expliquent tout et satisfont notre entendement qui ne recherche pas une autre cause. Celle que l'on voit est une force aveugle dont les effets sont toujours simples et ne revêtent pas le caractère particulier aux produits de l'Intelligence. La question ne se pose donc pas de rechercher une intervention divine dans l'ordonnancement des matériaux et des êtres à la surface du globe.

Résumé

Nous avons cherché à établir par l'observation objective l'existence d'une intelligence universelle extérieure à celle que manifestent l'homme et les animaux. Nous avons essayé de préciser les caractères qui peuvent permettre de reconnaître son intervention. Nous avons d'abord cité deux cas, celui du monde vivant et celui du monde sidéral, où cette intervention paraît assez manifeste à l'observation extérieure et s'accorde avec le sentiment intérieur et instinctif. Nous avons exposé ensuite deux autres cas, celui des cristaux et celui de l'atome, où le problème d'une intervention intelligente possible se pose sans que sa solution apparaisse nettement, ni objectivement, ni instinctivement. Enfin, nous avons ajouté un autre cas, celui de la pesanteur, force aveugle dont les effets aboutissent à une coordination à la surface de la terre sans qu'il soit nécessaire, pour l'expliquer, de recourir à une intervention intelligente.

Par ces exemples, nous avons voulu faire voir que l'intervention divine existe, mais ne s'étend pas à tout, et qu'il n'est pas impossible de délimiter son domaine ; qu'il peut y avoir là, dans tous les cas, une étude intéressante et qui n'est pas dépourvue de tout caractère scientifique. Mais nous n'avons pas entendu faire une nomenclature de toutes les manifestations de cette Intelligence extérieure.

Les savants cherchent à pénétrer de divers côtés la nature et l'univers. Il ne leur est pas indifférent de savoir s'ils ont affaire à des forces aveugles dont ils devront déterminer les lois, ou bien à des combinaisons intelligentes, mais mystérieuses, qu'ils devront percer. L'ingénieur des Ponts et Chaussées ne procède pas de la même façon quand, pour construire un chemin, il doit surmonter les difficultés du terrain, ou quand, pour défendre les intérêts de

l'État, il doit combattre les prétentions des entrepreneurs et celles des riverains lésés par ses travaux. Dans le premier cas, il lutte contre des forces aveugles ; dans le second, il est aux prises avec des intelligences. Il n'applique pas indifféremment les mêmes connaissances et les mêmes procédés.

Le savant qui, dans ses recherches, ne veut voir la divinité nulle part, est comme l'ingénieur qui voudrait solutionner les questions litigieuses par les procédés mathématiques et mécaniques.

Nous n'avons pas recherché par quels moyens l'Intelligence *extérieure* peut intervenir. Ce sujet ne pourra être abordé que plus tard. Nous avons étudié seulement ce qui la distingue des forces aveugles et peut être saisi par l'observation objective. Il nous reste encore à examiner d'autres propriétés qui la caractérisent et qui nous la feront mieux connaître.

Cette connaissance intéresse trop la morale et le gouvernement des sociétés pour nous laisser indifférents. Peut-être que l'opposition qu'elle rencontre vient-elle de ce qu'on suppose vulgairement à cette Intelligence extérieure et supérieure des pouvoirs surnaturels que la raison ne peut pas comprendre, alors que rien n'indique à l'observateur attentif qu'elle viole en quoi que ce soit les lois qui régissent les autres substances. Elle semble seulement connaître mieux que nous ces substances et leurs lois, et employer des procédés que nous ignorons.

ÉDOUARD GUIBAL.

Communications médianimiques

Obtenues au Havre de l'esprit de M^lle^ Louise Gascual, décédée le 12 mai 1911.

Première communication. — Quand j'ai dit : la mort est une délivrance, j'ai voulu dire que la mort nous délivre des soucis matériels de la vie physique : les autres devoirs restent. Incarné ou désincarné l'être doit s'élever, se perfectionner, s'achever. Par s'achever j'entends s'approprier des vertus, des pouvoirs nouveaux. L'être évolue sans cesse. D'où il vient je ne le vois pas encore ; où il va, je l'ignore également, mais je vois, je sais qu'il se transforme en progressant. Je le vois pierre, je le vois sous des formes multiples : il vit toujours. Jamais une seconde de véritable anéantissement : l'action, l'action, voilà la règle du monde !!!

Après avoir pris successivement des formes multiples l'être s'est perfectionné, il devient alors esprit.

Esprit il se manifeste à vous, terriens, sous les formes que vous appelez

êtres vivants. Mais l'esprit se développe à son tour, comme l'être primitif. Après des naissances très nombreuses, il entre dans l'organisme humain. Dans cet organisme il finit par acquérir un jour, après des naissances humaines très nombreuses aussi, des besoins nouveaux. Il est prêt alors à entrer dans une autre catégorie d'êtres que vous devez placer au-dessus des « hommes ».

Ces êtres vous entourent de tous côtés. Il est un quatrième règne : le règne des êtres spirituels. Ces êtres sont aussi nombreux dans leurs formes et dans leurs variétés que ceux du règne animal.

D'où vient cette variété ? Il m'est impossible de bien le comprendre encore. Peut-être des différences dans l'évolution humaine.

Les êtres spirituels au milieu desquels je suis quand je descends jusqu'à vous, et qui vous entourent, vivent de votre vie comme vous vivez de celle des plantes et des animaux. Je veux dire qu'ils ne vous sont pas indifférents : vous leur servez. Ils tirent de vous des fluides, ils s'en servent pour subsister ou pour travailler.

Deuxième communication. — Quand l'être est arrivé à un degré supérieur il meurt complètement à la vie de la terre ; il n'y revient que par dévouement pour instruire les êtres spirituels ou même les hommes.

Que de souffrances pour ces esprits élevés : ils renoncent à leur bonheur ; mais ils sont heureux d'accomplir la loi divine.

Il y a dans les êtres spirituels plusieurs degrés d'avancement, car l'homme qui meurt peut rester attaché à la terre soit par sa matière même, soit par ses sentiments. Les premiers ont un aspect repoussant, ils sont visqueux et sans forme ; les autres sont moins répugnants déjà : ils ont quelque chose de plus spiritualisé, mais ils souffrent mille tourments, et les ondulations éthérées qu'ils produisent contribuent à alourdir l'atmosphère terrestre : il faut prier pour ces deux catégories d'êtres.

Au-dessus d'eux il y a d'autres êtres venus aussi de la terre, mais qui ne sont là qu'en passant pour ainsi dire : ceux qui viennent de mourir à la terre et qui se préparent à monter plus haut pour un certain temps, et ceux qui reviennent du séjour de paix pour se préparer à répandre sur la terre une forme humaine.

La théosophie parle d'esprits du vent et autres, je n'en vois pas. Je vois autour de vous des êtres qui ont été ou qui vont être des hommes, et puis des esprits supérieurs qui vous visitent.

Ils est difficile de vous décrire la forme de ces êtres spiritualisés que nous appellerons des esprits.

S'ils vous apparaissent, ils peuvent prendre des formes qu'ils ont eues dans le passé ; mais quand ils sont dans leur état ordinaire, ce ne sont que des vibrations plus ou moins lumineuses ou colorées.

Quand on est un esprit déjà vieux et perfectionné, on sait lire ces vibrations ; rien ne nous est caché alors de ceux qui nous entourent.

Troisième communication. — Que le secret de la tombe est difficile à dévoiler ! les mots nous manquent pour exprimer un état si différent du vôtre ; cependant je veux continuer.

L'univers est régi par des lois qu'il faut apprendre à connaître ; déjà sur la terre l'homme en saisit quelques-unes, ici nous les comprenons un peu mieux, et nos guides supérieurs nous assurent qu'eux aussi, tout en continuant leur éducation, entrevoient mieux la vérité.

Ne vous découragez donc pas, terriens, la lumière ne peut se faire que lentement. Pour vous, à l'heure présente, le grand problème à résoudre est celui-ci : Qu'y a-t-il après la mort ? Périssons-nous complètement ? Eh bien, prenez courage. Le jour approche où il vous sera donné d'avoir une preuve scientifique de la « survie » de l'âme. Cette âme qui n'est en somme, me semble-t-il à moi, désincarnée, qu'un amas de vibrations, peut produire des vibrations que vous saurez recueillir, analyser, bientôt.

Les instruments que vous avez sont encore imparfaits, mais on vous aidera de par ici à les perfectionner, et alors vous recevrez comme des rayons intelligents. Ces rayons, vous les capterez, et vous ne nous ferez pas souffrir, car nous voulons que vous les captiez pour détruire le doute dans vos pauvres âmes.

(*A suivre.*)

CREDO

Notre ami, M. Emmanuel Darcey, l'auteur du livre si remarquable L'HOMME TERRESTRE (1), *a publié une édition sensiblement modifiée du* Credo *qu'il avait fait paraître dans notre Revue de juillet 1909.*

Nous sommes heureux de reproduire ici cet excellent manifeste, bien digne d'être lu, médité et répandu.

« Tout se meut, se soulève et s'efforce et gravit,
Se rehausse, et s'envole, et ressuscite et vit.
Rien n'est fait pour rester dans l'obscurité sourde.
L'âme en exil devient à chaque instant moins lourde
Et s'approche du ciel qui nous réclame tous.
D'heure en heure, pour ceux qui se sont faits plus doux,
La peine s'attendrit, l'ombre en bonheur se change ;
La bête est commuée en homme, l'homme en ange ;

1. Prix : 2 fr. 50.

Par l'expiation, échelle d'équité,
Dont un bout est nuit froide et l'autre bout clarté,
Sans cesse, sous l'azur que la lumière noie,
L'univers châtiment monte à l'univers joie. »

VICTOR HUGO.

Je crois que nous n'avons pas notre cause en nous-mêmes ; qu'il y a au-dessus de l'homme et au-dessus de la nature un Être pensant, infini, éternel, immuable, un suprême législateur ; que l'existence d'un Créateur, d'une Raison primitive est un fait acquis par l'évidence matérielle des faits ; que l'univers n'est ni sourd ni aveugle ; que la vie n'est pas un pêle-mêle sans but, un chaos informe ; que tout a sa raison d'être, son but, sa fin.

Je crois que le néant est un vain mot ; que la mort n'existe pas, que rien ne meurt ; que tout se continue ; que l'être survit à son enveloppe ; que la mort n'est pas une fin, mais une métamorphose, une transformation nécessaire, un renouvellement ; que nous sommes éternels par la base de notre être ; que rien de ce qui est ne peut être anéanti ; que nous serons parce que nous sommes.

Je crois qu'il n'y a jamais d'anéantissement, mais toujours des états succédant à d'autres états, l'éternelle transmission d'un ordre de choses à un autre, d'une économie à une autre, d'un service à un autre ; que tout renaît ; que tout revient à son heure, amélioré, perfectionné par le labeur ; que la naissance n'est pas un vrai commencement ; que naître ce n'est pas commencer mais changer de figure ; que nos existences ne sont que des continuations, des suites, des conséquences ; que sommeil ou réveil, mort ou naissance, ne sont qu'une même chose, une transition semblable, un accident prévu.

Je crois que tout évolue et tend vers un état supérieur ; que tout se transforme et se perfectionne ; que l'homme toujours marche et toujours grandit ; que tout roule, se prolonge, se renouvelle ; que la mort et la vie se succèdent dans un tourbillon perpétuel et que l'homme doit traverser la création.

Je crois que la Terre n'est pas plus que le corps central le plus important de l'univers, que la vie présente n'est l'unique théâtre de nos luttes et de nos progrès ; que l'univers est sans lacune ; qu'il y a des mondes infinis dans ce monde infini ; qu'un monde est un point qui conduit à un autre et qu'il en est pour tous les degrés de croissance.

Je crois qu'en sortant de cette vie nous n'entrons pas dans un état définitif ; que rien ne s'achève ici-bas ; que tant qu'une destinée humaine a quelque chose à accomplir, c'est-à-dire un progrès à faire, rien n'est fini pour elle ; que la mort ne doit se regarder que comme un relais dans notre voyage ; que la mort est un faisceau de routes qui rayonnent dans toutes les directions de l'univers et sur lesquelles nous poursuivons l'accomplissement de notre destinée infinie.

Je crois que Dieu n'a pas créé des âmes sauvages et des âmes civilisées ; que l'âme humaine est le résultat du travail de la vie ; que tous les hommes sont les citoyens de la même patrie, les membres de la même famille, les rameaux d'un même arbre ; que tous ont une origine, une destinée et une aspiration communes ; que tous ont commencé l'ascension, qu'ils sont seulement plus ou moins haut ; qu'il n'y a, dans l'ordre absolu, ni arbitraire ni abandon ; « que l'aube, cette blancheur qui se fait dans la nuit, se fera dans « le nègre ; que les plus vils ont pour loi d'atteindre les plus hauts. »

Je crois que l'homme n'est pas le dernier anneau de la chaîne qui unit la créature au créateur ; que nous ne sommes pas les premiers après Dieu ; « que nous avons au moins autant d'échelons sur le front que sous « les pieds ; que la vie est partout ; que l'âme est dans toute chose ; que « tout corps masque un esprit ; que l'homme n'est pas le seul qui soit suivi « d'une ombre ; que tous, même le caillou misérable, ont derrière eux une « ombre, une ombre devant eux ; que tous sont l'âme qui vit, qui a vécu, qui « doit vivre ».

Je crois que l'harmonie de l'univers se résume en une seule loi : Le progrès partout et pour tous, pour l'animal comme pour la plante, pour la plante comme pour le minéral ; que tout suit la même rotation ; que tout vit de la même manière et meurt utilement ; que la vie puise tous ses éléments dans la mort même ; qu'elle s'accroît par une série continue de transformations infinies ; qu'elle part de l'infiniment petit et marche vers l'infiniment grand.

Je crois que tout ce qui vit est incarnation ; que toute évolution, toute transformation est une incarnation ; que les créatures montent dans la croissance de l'âme comme dans celle de l'enveloppe ; que l'homme est un Esprit incarné ; que l'âme n'est pas créée en même temps que le corps, qu'elle n'est qu'incorporée ; que la réincarnation est une loi de nature, une nécessité absolue, une conséquence logique de la loi du progrès ; que tout homme est un résumé d'existences antérieures ; que tout homme se compose de nombreux personnages qui n'en font qu'un.

Je crois à la pluralité des mondes, à la pluralité des existences, à l'universelle ascension des êtres, à la progression continue de l'âme avec ses élans, ses retours, ses crises et les sanctions qui en découlent.

Je crois que dans cet univers, ouvrage d'une infinie sagesse, rien n'arrive par un pur jeu de hasard ; que rien ne se fait sans une souveraine justice ; que tout désordre n'est que dans l'apparence ; qu'il n'y a ni hasard ni fatalité ; qu'il y a des forces, des lois auxquelles rien ne peut déroger ; que toutes les choses du monde ont entre elles une liaison ; que rien n'est isolé ; que le monde matériel est solidaire du monde spirituel et que tous les deux se pénètrent réciproquement ; que tout se tient, tout concorde, tout s'en-

chaîne et se lie, au moral comme au physique ; que dans l'ordre des faits, du plus simple au plus complexe, tout est réglé par une loi.

Je crois que la loi morale est une vérité absolue ; que la justice, la sagesse, la vertu existent dans la marche du monde aussi bien que la réalité physique ; qu'on ne peut franchir sans travail et sans mérite un grade dans l'initiation humaine ; que l'Esprit doit arriver tout seul à la vérité et qu'il doit mériter son bonheur ; que le bonheur pour avoir tout son prix doit être acquis et non octroyé.

Je crois que la vie n'est pas un jeu, une illusion ; que la vraie philosophie n'est pas celle qui multiplie les jouissances ; que le bonheur tel que nous l'entendons ne peut exister ; qu'il faut que l'effort subsiste en ce monde ; que nous ne sommes pas ici-bas pour jouir, mais pour lutter, travailler, combattre ; que la lutte est nécessaire au développement de l'esprit ; que le vrai but de la vie consiste dans le devoir qui incombe à tout être humain de subjuguer la matière à l'esprit.

Je crois que l'homme est justifié, non par sa foi, mais par ses œuvres ; que la pratique du bien est la loi supérieure, la condition *sine qua non* de notre avenir ; que la sainteté est le but où nous devons tendre ; qu'on ne peut tout faire impunément ; que le bonheur et le malheur des hommes dépendent absolument de l'observation ou de la violation de la loi universelle qui régit l'ordre dans la nature.

Je crois qu'il existe un Enfer et un Paradis philosophiques ; c'est-à-dire un système naturel qui lie étroitement les effets aux causes en deçà et au delà du temps ; que toujours nous nous succédons à nous-mêmes ; que toujours nous déterminons par notre marche présente la marche que nous suivrons plus tard.

Je crois que le présent détermine l'avenir ; que chaque homme tisse autour de lui sa destinée ; qu'il devient sans cesse ce qu'il a mérité d'être ; qu'aucune déviation du droit chemin ne reste impunie ; que tous ceux qui s'en écartent y sont ramenés fatalement ; que le progrès est une loi souveraine à laquelle rien ne résiste ; qu'il n'est pas un défaut, pas une imperfection morale, pas une mauvaise action qui n'ait sa contre-partie et ses conséquences naturelles ; que pas un acte utile ne reste sans profit, pas une faute sans sanction ; qu'il n'est pas d'action qu'on puisse dérober.

Je crois que chacun doit à lui-même son sort ; que chacun fait ses joies comme il fait ses peines ; que l'homme est son propre justicier ; qu'il se rémunère et se punit lui-même ; qu'il récolte ce qu'il sème et se nourrit de ce qu'il récolte, débilité ou fortifié par les aliments que lui-même a produits ; que l'âme porte en elle-même son propre châtiment partout où elle se trouve ; que l'enfer n'est pas un lieu, mais une condition d'être, un état d'âme ; et qu'il appartient à chacun de nous de sortir de cet enfer ou de nous y maintenir.

Je crois « que la peine n'est jamais qu'où est la faute, qu'il est impossible « que ces deux choses soient séparées » ; que la souffrance n'est pas le résultat du hasard, que toute larme lave quelque chose ; que douleur et culpabilité sont synonymes ; que l'homme en évolution est tributaire de ses erreurs et de ses pensées mauvaises ; que c'est nous qui sommes l'instrument de notre propre supplice.

Je crois que toute vie coupable doit être rachetée ; que toute faute commise, tout mal accompli est une dette contractée qui doit être payée soit à un moment, soit à l'autre, soit dans une existence, soit dans une autre ; que la fatalité apparente qui sème de maux le chemin de la vie n'est que la conséquence de notre passé, l'effet revenant vers la cause ; que la vie terrestre est à la fois une réparation et une préparation ; qu'aucun de nous n'est ce qu'il doit être et qu'il faut que la raison s'accomplisse, que la justice se fasse, que le bien soit.

Je crois que chaque existence est un nouveau point de départ où l'homme est ce qu'il s'est fait ; qu'il renaît avec son doit et son avoir ; qu'il ne perd rien de ce qu'il a acquis ; que l'oubli temporaire du passé est la condition indispensable de toute épreuve et de tout progrès ; qu'il faut que l'effort soit libre et volontaire ; que la connaissance des faits antérieurs et des sanctions inévitables entraverait l'homme au lieu de le servir ; qu'il est juste et nécessaire que dans son état actuel le passé et l'avenir lui soient cachés.

Enfin je crois que la révélation est progressive, que la vérité se dévoile toujours selon les temps et les lieux ; que nous sommes à l'aurore de la vie consciente et que nous marchons tous, dans la solidarité universelle, à travers nos vies successives, vers une perfection infinie ; que l'avenir recèle dans ses profondeurs le bonheur, que nous cherchons vainement autour de nous ; que tout a été créé en vue d'un bien final ; que le bien est la loi de l'univers et le mal un état transitoire toujours réparable, une des phases inférieures de l'évolution des êtres vers le bien ; que rien d'irrémédiable ne pèse sur nous ; que tout s'efface, tout se délie ; que la douleur est libératrice ; que rien n'est noir, rien n'est triste ; que tout finit bien et qu'il ne s'agit que d'attendre son heure dans un monde ou dans l'autre.

L'ÉVOLUTION DES SCIENCES PSYCHIQUES

(Suite)

XVII

Le Pourquoi de l'Évolution. Dieu et les Esprits.

On se demande souvent pourquoi la route que Dieu nous a tracée est si longue et comment il se fait qu'il est nécessaire de parcourir tous les échelons de la vie avant d'atteindre le bonheur.

Je vais essayer de montrer quelle est la raison pour laquelle l'âme, sortie du Créateur, est obligée de remonter toute la chaîne des réincarnations dans les quatre règnes de la nature : minéral, végétal, animal et humain.

Née sans conscience d'elle-même, vague parcelle de l'Intelligence divine, qui se multiplie sans cesse, désirant créer des êtres qui participent ensuite à son bonheur, l'âme sans contours définis (expression bien matérielle, mais qui montre le mieux l'idée) se diffuse dans le minéral le plus grossier, le plus lourd. Puis ensuite, s'affinant quelque peu, elle passe dans un métal, déjà beaucoup plus avancé dans l'échelle minérale (1). Par le travail de l'homme, ce métal, façonné et utilisé avec but, fait participer l'âme encore totalement inconsciente à l'œuvre commune.

Sortie du règne minéral, elle s'élève de plante en plante, acquérant la sensibilité, rudimentaire bien entendu, mais qui sera plus tard la bonté et l'amour divin, quand elle aura atteint l'avancement nécessaire dans l'humanité.

Son intelligence est presque nulle, aussi un élément nouveau lui est donné : la tendance à exécuter tel ou tel accroissement dans telle ou telle direction, commencement de l'instinct qui s'épanouira dans le règne animal.

Alors l'instinct sera la résultante des besoins des êtres, résultante produite par les pensées inconscientes des êtres et qui réagit sur chacun des membres de chaque classe d'animaux en particulier.

Ceux qui refusent l'intelligence aux animaux n'ont qu'à observer et ils verront leur erreur.

Celui qui remarque dans l'organisation de la Nature l'ordre qui préside aux formations de l'âme se persuade alors de la justice de Dieu, qui désire que ses créatures puissent participer à son bonheur en en acquérant elles-mêmes le droit de jouissance par leurs efforts personnels.

(1) On sait que des expériences récentes ont montré que les métaux se fatiguent, vieillissent et meurent (rupture spontanée). Ils ont même des maladies. (Voir les Comptes rendus de l'Académie des Sciences, années 1909-1911.)

Si Dieu nous avait créés parfaits, nous serions Dieu lui-même, car alors il n'y aurait pas de différence entre Lui et nous.

Si, au contraire, il nous a créés faibles pour devenir forts, ignorants pour devenir savants et cela par nos propres efforts d'ascension vers le *toujours mieux*, nous devenons des entités distinctes de la Divinité.

Voilà pourquoi nous sommes obligés de parcourir cette longue route, parsemée d'écueils il est vrai, mais dont les difficultés, au lieu de nous retenir, peuvent si nous savons nous en servir, nous aider à progresser.

***

Dieu est l'Être Lui-même, l'Incréé, le Premier et le Dernier (1), le Seul et l'Unique, l'Aspir-Respir universel, l'Éternel, le Parfait, l'Infini.

Définir ces mots n'est pas possible, mais nous sentons en nous que lorsque nous mettons une barrière à l'Infini, si loin soit-elle, nous nous demandons: « et après cette barrière qu'y a-t-il ? » C'est alors que nous imaginons une seconde barrière et nous nous demandons alors s'il ne faut pas en imaginer une autre encore et ainsi aussi longtemps que nous le désirons.

Arrivés à ce point, nous sommes effrayés de l'Infini lui-même et nous disons: « Mon Dieu, que l'Infini est grand et quelle œuvre est la vôtre; quel génie a pu créer l'Immensité, le Sans-limite ni dans le temps ni dans l'espace, toujours et toujours, après encore. »

L'*Infini espace* est certainement une manifestation de Dieu, créateur et Grand Architecte de l'Univers, qui est la réalisation de Sa conception, réalisation que ses Lois Éternelles exécutent sous l'impulsion de l'Esprit (création la plus épurée, la plus près de Dieu par son évolution).

L'Infini se dégage de Dieu comme l'Esprit se dégage de l'Intelligence; l'un entraine l'autre: si l'Univers était fini, Dieu serait fini ; il pourrait y avoir plusieurs Univers, plusieurs Dieux, ce qui ne serait plus ni l'Infini ni Dieu.

Examinons comment le monde pourrait exister sans Dieu. Voyons les productions de la Nature, la beauté des sites, le charme des bois et de la verdure, la régularité des mouvements célestes, le calme des nuits, la clarté du jour, le rayonnement du soleil, la pâle lueur de la lune, l'aurore, le crépuscule, les phénomènes de la foudre parfois déconcertants. L'Univers entier montre une intelligence infinie comme l'univers lui-même. Dieu sans l'Univers n'est pas compréhensible, l'Univers sans Dieu ne l'est pas plus.

L'Éternité, qui est l'*Infini* dans le *temps*, prouve également l'Éternité de Dieu, car, ainsi que pour l'espace infini, si on met une barrière au temps, on imaginera un espace de temps après cette barrière et ainsi de suite.

(1) A et Ω (Alpha et Oméga), disait Pythagore.

L'Éternité est donc un fait comme l'Infini, on lui appliquera donc les mêmes raisonnements que ci-dessus sur l'Infini.

Les attributs de Dieu sont d'abord la Toute Puissance, puisqu'il est le maître absolu de tout l'Univers, Toute Puissance agissant toujours dans le sens de l'amélioration de son œuvre, amélioration à laquelle chaque créature doit contribuer pour en avoir le mérite.

L'Évolution se poursuit sous sa haute Direction au milieu d'un désordre apparent, car nous ne sommes pas placés suffisamment au-dessus de la matière pour juger les choses à leur juste valeur.

***

Les esprits maintiennent, sous la direction de Dieu, l'harmonie dans l'Univers et dans l'Immensité de l'Espace.

Pour activer l'évolution de tous, Dieu a donné aux esprits et aux hommes incarnés le moyen de communiquer.

Le périsprit fluidique sert de corps aux esprits et leurs pensées se transmettent avec la rapidité de l'éclair à travers l'espace, pour aller influencer un autre esprit dans l'espace ou sur la terre.

L'esprit, qui veut faire acquérir à un autre esprit une qualité, pense à cette qualité et envoie sa pensée à l'esprit qu'il désire influencer. Ce Dernier n'écoute pas toujours l'inspiration, mais les chocs répétés de cette pensée agissent à la longue sur lui.

Les esprits donc ou les hommes incarnés finissent par se conduire selon leur inspiration, qu'elle soit bonne ou mauvaise. Dès lors l'élévation est faible sinon nulle si le mauvais prédomine.

C'est pourquoi un second facteur intervient : la raison, le Logos, le Verbe des chrétiens, véritable incarnation de l'Intelligence Divine dans chaque âme humaine : cette raison, logique, s'oppose aux diverses intuitions et fortifie celles qui vont dans le sens du bien.

C'est ce qui explique pourquoi le mal disparaîtra à mesure que la raison aura plus d'empire sur l'humanité et que les hommes, plus instruits, comprendront enfin la vérité ; à savoir que : nous revenons sur terre pour nous purifier de nos défauts, nous élever dans l'étude et le travail pour développer notre intelligence et soulager la misère et les souffrances de nos frères.

CONCLUSION

De toutes les doctrines qui nous soient présentées, c'est scientifiquement, logiquement, le Spiritisme qui résout les problèmes soulevés par l'étude des Sciences Psychiques de la façon la plus rationnelle et la plus satisfaisante.

Appliquons-nous donc à développer cette science doctrinale ou doctrine

cientifique, et pour cela étudions-la sérieusement et répandons-la à profu-
on parmi nos frères, les consolant, les instruisant, les améliorant, pous-
ant vers Dieu les ignorants, ramenant à Lui les savants.

L'Évolution des Sciences Psychiques se termine ici et nous engageons nos
ecteurs à approfondir chaque branche de la question que nous n'avons pu
u'effleurer vu l'immensité du sujet.

M. J.

Fin

CUEILLETTE DE PENSÉES

Qu'est-ce que le malheur ? Tout ce qui nous sépare de Dieu.

Thomas Adam.

***

Les biens ne valent que ce que vaut l'âme qui les possède.

Térence.

***

Dieu se cache sous le pauvre, et quand le pauvre tend la main, c'est Dieu qui reçoit.

S. Ambroise.

***

L'appui dont on peut le moins se passer est celui que l'on trouve en soi-même.

Mme Blanchecotte.

***

L'utilité de la vertu est si manifeste que les méchants même la pratiquent par intérêt.

***

La charité est une dette éternelle et sans bornes.

Pasquier Quesnal.

***

Ne croyez pas que la Doctrine de Jésus-Christ consiste dans une vie morose et mélancolique.

Lacordaire.

***

Le père de la félicité, c'est le travail.

EURIPE.

***

La reconnaissance parfume les grandes âmes et s'aigrit dans les petites.

***

Un défaut qui empêche les hommes d'agir, c'est de ne pas sentir de quoi ils sont capables.

BOSSUET.

***

Le bonheur d'une âme sensible s'accroît de tout ce qu'elle enlève au malheur d'autrui.

PETIT-SEUN.

***

Un homme sobre, chaste, équitable, s'il prononçait qu'il n'y a point de Dieu, parlerait du moins sans intérêt... Mais cet homme ne se trouve pas.

LA BRUYÈRE.

***

Peu de chose nous console car peu de chose nous afflige.

PASCAL.

***

Il faut en s'engageant penser à l'avenir. Et ne promettre rien qu'on ne puisse tenir.

Mme ROLAND.

***

Le passé est comme une lampe placée à l'entrée de l'avenir.

LAMENNAIS.

***

Être humble, c'est s'oublier à tout moment pour les autres, sans jamais s'apercevoir de cet oubli.

SOPHOPHILE.

LIVRES NOUVEAUX

Il va très prochainement être publié un livre de M. Laurent de Faget intitulé :

Ma chère Morte ; mes relations avec l'Au-delà.

Cette œuvre importante est appelée à un légitime succès. De nombreux amis de M. Laurent de Faget ont suggéré l'idée d'établir une édition *hors-commerce*, réservée seulement aux souscripteurs de son livre. Désireux de s'associer à ce témoignage de sympathie, l'éditeur s'est engagé à tirer en dehors des éditions de luxe, une édition sur papier vergé spécial, au nombre strictement limité des souscripteurs.

S'il était agréable à nos lecteurs de participer à cette souscription, nous les prions de bien vouloir nous en prévenir sans retard, le volume devant être mis sous presse tout prochainement.

Le prix de l'ouvrage payable à la livraison est de 3 fr. 50.

Pensée du mois de mai.

Quel monde que ce monde de la prière ! quel lien invisible, mais tout puissant, que celui d'êtres connus ou inconnus les uns aux autres, et priant ensemble ou séparés les uns pour les autres ! Il m'a toujours semblé que la prière, cet instinct si vrai de notre impuissante nature, était la seule force réelle, ou du moins la plus grande force de l'homme ! (LAMARTINE. — *Voyage en Orient.*)

Le Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN